

ABSTRACT

Title of Thesis: THE THEME OF NATURE IN VICTOR
HUGO'S *LES CONTEMPLATIONS*

Nazanin Khavari, Master of Art, 2009

Thesis directed by: Professor Joseph Bami
Department of French & Italian School of
Languages, Literatures and Cultures

In *Les Contemplations* collection, Hugo is a real contemplator of nature: he describes it with all its immensity, beauty and ugliness, in different seasons and in different moments of day and night. For the description of this nature, mineral, vegetal and animal, he applies many stylistic procedures. In demand of describing everything, he becomes an admirer of mankind with all its greatness and weakness. Description of nature is often accompanied with the ones of love. It can be paternal or of any other kind. This permits him to speak about woman, adolescence and especially of his daughter. This desire to say everything about grandiose and fearsomeness of nature makes Hugo a liberator of words and the creator of the aestheticism of totality in which sublime and grotesque are intermingled, an aestheticism which announces Surrealism.



THE THEME OF NATURE IN VICTOR HUGO'S *CONTEMPLATIONS*

By

NAZANIN KHAVARI

Thesis submitted to the Faculty of the Graduate school of the
University of Maryland, College Park in partial fulfillment
of the requirements for the degree of
Master of Arts
2009

Advisory Committee:

Professor Joseph Bami, Chair

Professor Caroline Eades

Professor Carol Mossman

Acknowledgments:

First, I would like to appreciate Professor Joseph Bami, my supervisor, whose ideas made this Thesis possible. Thanks are also due to Professor Caroline Eades and Professor Carol Mossman, my readers, for their helpful advice. I would also like to express my sincere gratitude to all the professors in the French department of the University of Maryland for their efforts during the time I was fulfilling my MA.

TABLE DES MATIERES

Introduction -----	1
Chapitre I: Victor Hugo poète et peintre d'une nature qui touche	
A l'immensité -----	4
I-1 Une structure logique, chronologique et psychologique--	6
I-2 La description de la nature et la variété du temps et de l'espace -----	9
I-3 Victor Hugo voyageur et contemplateur des régions diversifiées -----	10
Chapitre II: La représentation des éléments de la nature dans	
<i>Les Contemplations</i> -----	23
II-1 La nature minérale -----	24
II-2 La nature végétale -----	29
II-3 La nature animale -----	35
Chapitre III: L'être humain présenté au coeur de la nature -----	40
III-1 La femme dans la description hugolienne de la nature -----	41
III-2 L'amour et l'adolescence dans la nature hugolienne ---	49
III-3 Comment les enfants sont présentés dans la nature hugolienne? -----	52
Chapitre IV: Le rapport entre l'homme et la nature dans	
<i>Les Contemplations</i> -----	59
IV-1 L'homme face à la nature visible et invisible -----	60
IV-2 La nature est un « un état d'âme » -----	63
IV-3 Le moi, le monde et le mot -----	65

Conclusion	-----71
Bibliographie	-----73

Introduction

La Nature est un thème qui a presque toujours été présent dans la littérature ; tantôt c'est la nature humaine qui devient l'objet de description d'un poète ou auteur, tantôt c'est la nature extérieure et son accord avec l'état d'âme de l'écrivain ou poète qui attire l'attention de celui-ci. Pour bon nombre de poètes et écrivains du début du XIXe siècle la nature est le lieu de l'incarnation de Dieu. C'est par la Nature que chez Rousseau, Lamartine et Hugo, Dieu manifeste sa grandeur. Mais pour la plupart des romantiques, le spectacle de la Nature ramène d'abord à l'Homme lui-même: l'automne évoque la tristesse, le soleil couchant devient l'image d'une vie qui touche à sa fin, le printemps symbolise la naissance ou la renaissance, la forêt semble être comme un temple dont les colonnes sont les arbres, le vent qui gémit et le roseau qui soupire symbolisent les émotions du poète lui-même. La Nature est aussi un lieu de repos, de refuge : en s'y promenant, on oublie la société, on oublie les bruits de la vie mondaine.

Pour Rousseau la nature est tantôt verdoyante et riieuse, tantôt sauvage, mais elle témoigne toujours de la présence de Dieu. Pour Chateaubriand qui, comme Rousseau, se promène souvent seul dans la nature, la puissance de la nature est réjouissante et angoissante à la fois ; elle est signe de la puissance divine. Pour Lamartine la nature est non seulement l'amie et la confidente de l'homme mais son alliée contre la fuite du temps et son alliée pour immortaliser ses souvenirs du passé.

En ce qui concerne Victor Hugo la nature est le lieu de l'alliance du beau et du laid, l'alliance du sublime et du grotesque dont il parle dans la Préface de *Cromwell*. Cette vision totalitaire de la nature lui permet de décrire la nature dans toute son immensité en essayant de découvrir ses mystères, en attribuant une âme à tous les éléments de la nature. L'immensité, la diversité et l'animisme de la nature hugolienne sont mis en relief par le contraste, par le règne de clair-obscur, par un mélange de forme et de difformité, ce qui sont les caractéristiques de la description hugolienne de la nature. Un des recueils poétiques de Victor Hugo dans lequel le thème de la nature est présenté dans ses aspects grandioses et humbles à la fois, dans ses relations avec d'autres thèmes comme celui de la mort, de la condition humaine, du deuil, de l'amour, de la femme, c'est *Les Contemplations*. Les poèmes de ce recueil qui sont en rapport avec le thème de la Nature sont objet de notre étude dans ce travail de recherche.

La question essentielle qui se pose dans cette étude est de savoir quelle esthétique romantique nous offre Victor Hugo dans ce recueil poétique. Pour répondre à cette question et pour étudier la description hugolienne de la nature dans *Les Contemplations*, dans un premier chapitre, nous allons voir comment Victor Hugo, poète et peintre de la nature, la décrit dans toutes ses variétés et ses couleurs ; quelle influence ont eu les différents lieux et régions de la rédaction de ses poèmes, sur sa description de la nature, sur son imagination et son inspiration poétique.

Le second chapitre de ce travail sera consacré à une étude sur la nature minérale, végétale et animale présentée dans *Les Contemplations*.

Dans le troisième chapitre nous avons essayé de faire une étude sur l'image que Victor Hugo nous présente de l'homme dans le cœur de la nature. Pour ce faire nous parlerons de l'image de la femme, celle des enfants et celle de l'amour d'adolescence présentées dans la description hugolienne de la nature.

Et finalement dans le quatrième chapitre notre tâche est de montrer le rapport qui existe entre l'homme et la nature dans *Les Contemplations*, c'est-à-dire nous allons étudier la position de l'homme face à la nature visible et invisible, et le va-et-vient qui existe entre le moi du poète, le monde, et les mots produits. Ce dernier passage est une étude sur le style de Victor Hugo pour voir comment chez lui la fiction se mêle à la réalité pour produire des figures de style et des mots imagés.

Cela dit, il faut préciser que pour réaliser cette étude nous sommes obligés de revenir parfois sur les mêmes poèmes dans chaque chapitre afin d'aborder chaque fois un aspect différent du poème, un aspect qui soit en rapport avec l'objet d'étude du chapitre en question.

Une fois ces études réalisées au cours des quatre chapitres de ce travail de recherche, nous essayerons de voir quels sont les apports de Victor Hugo à l'esthétique romantique ?

Chapitre I :

Victor Hugo poète et peintre d'une nature qui touche à l'immensité

I – 1 Une structure logique, chronologique et psychologique

I – 2 La description de la nature et la variété du temps et de l'espace

I – 3 Victor Hugo voyageur et contemplateur des régions diversifiées

Chapitre I

Victor Hugo poète et peintre d'une nature qui touche à l'immensité

« Que la terre, agitant son panache de gerbes,
Chante dans l'ordre d'or d'une riche moisson
Vis, bêtes ; vis, caillou ; vis, homme ; vis, buisson ... » (L. 5, XVII, *Les Contemplations*)

La nature est une source féconde d'inspiration et de réflexion pour Victor Hugo qui a voulu tout décrire dans la nature : de la pierre à Dieu. *Les Contemplations* montrent un poète qui décrit la nature dans toute sa totalité, dans toute son immensité et dans tous ses aspects sublimes et grotesques.

Dans la dernière partie de son article critique sur "le paysage", publié dans *le salon de 1859*, Baudelaire, en parlant de Hugo, dit: « il est trop évident qu'en poésie notre poète est le roi des paysagistes »¹.

Certes Hugo n'est pas le seul poète qui ait parlé du paysage et de la nature. Bon nombre de poètes romantiques sont admirateurs de la nature, soit dans leurs poèmes soit dans leurs proses; tous ces poètes qui ont compris que la nature est beaucoup plus qu'un simple décor, tous ces poètes et auteurs qui ont établi des correspondances entre leurs sentiments et les éléments de la nature, tous ces poètes qui ont considéré les paysages naturels comme une amie, n'ont jamais perdu de vue que c'est par la contemplation de la nature que l'homme entre en contact avec son environnement. Tantôt les paysages naturels l'apaisent et lui font oublier les malheurs de l'existence; tantôt ils jouent le rôle d'une mère qui l'écoute et le comprend.

En tant qu'un peintre-poète, Victor Hugo est très bien placé pour décrire la nature dans tous ses détails. Chez Hugo parfois on considère la nature comme un assemblage d'éléments que le regard ou le pinceau de l'artiste réunit dans une seule description, et parfois aussi on a affaire à un seul élément de la nature décrit tout seul.

Selon Jean-Pierre Raynaud dans le régime hugolien de production du texte, il y a « une idée qui se produit en couleurs et en contours, un fantôme qui prend corps, bref, une intériorité qui se dilate en extériorité. Et le texte à son tour, par la grâce du

¹ - Baudelaire, *Les articles critiques*, publiés en 1992, p.328

lecteur, se projette en images dans l'espace mental, produit à l'infini des silhouettes et des spectres sur l'écran de la représentation (...) Ainsi fonctionne le processus qui va du dedans au dehors... »¹.

Mais dans cette présentation qui transforme une idée en couleurs et en contours, une idée qui vient du dedans et qui est influencée par ce qui se trouve au dehors, nous voyons un poète dont l'ambition est immense : il veut écrire à propos de toutes les époques, à propos de l'homme dans toutes ses conditions, il veut décrire les fêtes, les drames et les idylles, les misères et les joies au sein de la nature. Les poèmes des *Contemplations* sont de très bons exemples pour montrer que cette ambition de Victor Hugo apparaît parfois avec plus de force dans ses poèmes que dans ses proses.

Avant d'aborder cette alliance entre l'homme avec toute sa grandeur et sa faiblesse et la nature avec tous ses éléments immenses et humbles, nous allons donner un aperçu général de la structure et du contenu des *Contemplations*.

I-1 Une structure logique, chronologique et psychologique

Les Contemplations se compose de deux parties: « Autrefois » et « Aujourd'hui », délimitées dans le temps par des dates « 1830-1843 », « 1843-1856 ». Chaque partie se compose de trois livres, chaque livre ayant un titre selon le schéma suivant:

Un poème destiné à être comme préface:

« Un jour je vis, debout au bord des flots mouvants »

Autrefois	Aujourd'hui
I Aurore	IV Pauca mea
II L'âme en fleur	V En marche
III Les luttes et les rêves	VI Au bord de l'infini

Un poème final:

« A celle qui est restée en France »

Selon Pol Gaillard, « la succession des deux parties, des six livres, correspond donc à un ordre tout à la fois logique, chronologique et psychologique: des lueurs du matin au crépuscule du soir, de l'espérance à la résignation, de l'amour et de l'amitié à la pertes des êtres chers, des luttes et des rêves à la réalité des résultats, mais aussi des

¹ - Jean-Pierre Raynaud, "Le Contour et l'infini" in *Victor Hugo et les images*, Actes du colloque de Dijon : Textes réunis par Madeleine Blondel et Pierre Georgel , publié chez Aux Amateurs de Livres, Dijon, 1989, 213

grandes questions aux grandes réponses ou ébauches de réponse, des mystères du mal et de l'injustice à de nouveaux espoirs possibles, des limites du fini à la quête de l'infini »¹. La plupart des dates écrites à la fin de chaque poème semblent être fictives et selon Ludmila Charles Wurtz « plus de deux tiers des poèmes des *Contemplations* ont été écrits en exil, entre 1854 et 1855 »².

Cependant puisqu'une division existe à l'intérieur du recueil, nous allons voir quels genres de description de la nature, quelle vision du poète sur la nature, nous offrent ces deux parties et ces six livres.

Le drame qui est au centre des *Contemplations*, la mort de Léopoldine, semble avoir poussé le poète à exprimer bon nombre de ses conceptions : plusieurs interrogations lui viennent à l'esprit, interrogations sur l'injustice de la mort, la présence du mal, interrogations qui conduisent le poète à une angoisse qui se montrera, en grande partie, dans « Ce que dit la bouche d'ombre » mais qui est présente dans toute l'œuvre et plus ou moins dans toutes les descriptions que le poète fait de la nature.

L'échec des *Burgraves* en 1842, la mort de Léopoldine en 1843, les circonstances politiques et sociales qui ont poussé Hugo à fuir en exil et s'installer à Jersey en 1851 et début des expériences de spiritisme en 1853 sont les événements qui ont inspiré Hugo dans la création des *Contemplations*, une œuvre diversifiée. S'il y a beaucoup de contradictions dans *Les Contemplations*, des contradictions comme la grandeur et la misère de l'être humain, la coexistence de la vie et de la mort, de la grâce et du péché, c'est parce que cette œuvre veut expliquer l'ambiguïté de l'homme. Cette idée de Victor Hugo que l'homme est « double », il est composé, comme la nature, du Bien et du Mal, du sublime et du grotesque, se fait jour partout, dans l'œuvre de Victor Hugo, y compris *Les Contemplations*.

Le livre premier, « L'Aurore », composé de 29 poèmes, est le livre de la jeunesse. Le poète évoque ses souvenirs de collègue (« A propos d'Horace »), ses premiers émois amoureux (« Lise »), ses premiers combats littéraires (« Réponse à un acte d'accusation »), il parle de la beauté du printemps (« VERE NOVO »), de la joie du rêveur devant un beau paysage (« Le poète s'en va dans les champs ») ou du spectacle en plein air (« La fête chez Thérèse »).

¹ Pol Gaillard, *Les Contemplations de Victor Hugo*, Hatier, coll. Profil, Paris, 198.,17

² Victor Hugo, *Les Contemplations* avec la présentation de Ludmila Charles Wurtz, Paris Classique de Poche, 2002, 6

Le livre 2, « L'âme en fleur », composé de 28 poèmes, est le livre des amours. Presque tous les poèmes sont inspirés par Juliette Drouet. Hugo raconte les premiers temps de leur union, leurs promenades dans les forêts, leurs joies, les malentendus et les réconciliations. Un jour, il écrit pour elle les impressions de voyage (« Lettre ») ; un autre jour il lui écrit qu'il a rêvé d'elle (« Billet du matin »).

Le livre 3, « Les luttes et les rêves », composé de 30 poèmes, est le livre de la pitié. Dans « Melancholia » Hugo dénonce la misère dans les sociétés modernes. Il parle de la peine de mort comme scandale (« La Nature »). Il explique le mal (« Explication »), décrit le châtement des maudits (« Saturne ») et parle du génie de ceux qui comprennent l'énigme de l'univers (« Magnutito Parvi »).

Le livre 4, « Pauca Meae » (Quelques vers pour ma fille), composé de 18 poèmes, est le livre de deuil. Hugo pense au choc qu'il a reçu à la mort de sa fille. Tantôt il révolte contre la cruauté du destin (« Trois ans après »), tantôt il parle des souvenirs du passé (« Elle avait pris ce pli »), tantôt il accepte la volonté divine (« A Villequier »).

Le livre 5, « En marche », composé de 26 poèmes, est le livre de l'énergie retrouvée. Le poète essaie d'oublier ses tristesses et cherche de nouvelles raisons dans la méditation. A un poème politique (« Ecrit en 1846 »), à des impressions de promenades (« Pasteurs et Troupeaux ») et même à un souvenir d'enfance (« Aux Feuillantines ») se mêlent des poèmes plus généraux sur la nature et sur la condition humaine (« Mugistique Boum » et « Parole sur la dune »).

Le livre 6, composé de 26 poèmes, est le livre des certitudes. Il est question des anges, des spectres et des esprits qui apportent au poète des révélations attendues. Des poèmes d'angoisse (« Horror » et « Pleurs dans la nuit ») se trouvent à côté des poèmes d'espérance (« Spes » et « Cadaver »). Le livre qui commence par un poème qui montre la route à parcourir (« Le pont »), se termine par l'annonce du pardon universel (« Ce que dit la bouche d'ombre »).

Le premier poème qui se trouve en tête du recueil et qui est considéré comme préface: « un jour, je vis debout... », montre l'image d'un navire. « Le navire c'est l'homme », ce « navire qui gonflent ses voiles » « dans les flots mouvants » et « enveloppé de vents » est l'homme qui se prépare à mourir. On y voit un paysage qui peut être pictural mais le lien entre les deux abîmes dont il est question dans le poème, ne peut être dessiné que par le langage. Selon les annotations de Ludmila Charles Wurtz, à la voix de « l'abîme », dans ce prélude des *Contemplations* répond, à la fin du livre VI, celle de la « bouche d'ombre » (VI, 26). « Une structure en miroir – *Aujourd'hui* se

reflète dans *Autrefois* – se superpose donc à l'armature ostensiblement chronologique du recueil »¹ .

I-2 La description de la nature et la variété du temps et de l'espace

Dans les descriptions de la nature faites par Hugo une grande variété du temps et de l'espace attire l'attention du lecteur. Il décrit la nature :

-Aux différentes heures du jour: par exemple dans « A Granville, en 1836 » (L.1, XIV), il dépeint l'aube; dans « Hier au soir » (L.2, V) ou dans « un soir que je regardais le ciel » (L.2, XXVIII), il parle du « jour qui fuit »; dans « crépuscule » (L.2, XXVI), il évoque le moment où « l'étoile aux cieux, ainsi qu'une fleur de lumière / ouvre et fait rayonner sa splendide fraîcheur »; dans « Halte en marchant » (L.1, XXIX), il parle du « clair midi qui surgit rayonnant »; dans « Le pont » (L.6, I) et dans « A la fenêtre pendant la nuit » (L.6, IX), il décrit des paysages nocturnes ; dans « VERE NOVO! » (L.1, XII), il fait allusion au matin qui « rit sur les roses ». L'aube, midi, soir sont tous l'objet de description hugolienne de la nature.

-Selon le temps qu'il fait: dans « Eclaircie » (L.6, X), il parle de l'Océan qui se calme après « un combat sans fin » ; dans « Halte en marchant » (L.1, XXVIII), il évoque le temps brumeux; dans « Il fait froid » (L.2, XX), il parle de la bise, de la neige, du froid; dans « Après l'hiver » (L.2, XXIII), il illustre « le ciel gris (qui) perd sa fraîcheur ».

-A toutes les saisons et à tous les mois: l'hiver apparaît dans « Il fait froid » (L.2, XX); le printemps nous montre dans « VERE NOVO! » (L.1, XII); l'allusion au mois d'Avril se fait jour dans « le firmament est plein de vaste clarté » (L.1, IV); le mois de Mai apparaît avec toute sa splendeur dans « premier mai » (L.2, I); le mois de Juin se trouve à l'ouverture de « A Granville, en 1836 » (L.1, XVI).

-Dans les paysages naturels très variés: le cimetière dans « les oiseaux » (L.1, XVIII); l'océan dans « Eclaircie » (L.6, X); la forêt dans « A quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt? » (L.3, XII) ; le navire enveloppé de vents qui se trouve à l'ouverture des *Contemplations*, dans « un jour je vis... »; la campagne dans « la vie au champs » (L.1, VI) ; la montagne dans « Joies du soir » (L.3, XXVI) ; le vallon dans « Pasteurs et Troupeaux » (L.5, XXIII) ; la colline dans « J'ai cueilli cette fleur pour toi » (L.6 ; XXIV).

¹ - Ludmila Charles Wurtz , op.cit. ,31

Pour Victor Hugo, il n'y a pas de limite entre l'espace et le temps car une « échelle » qui « vient de plus loin que la terre » (cf. « Ce que dit la bouche d'ombre » L.6, XXVI), « qui commence aux mondes de mystère » (Ibid.) unit tout ce qui existe dans une gigantesque continuité. Cette continuité est parfaitement évoquée dans le célèbre poème des *Contemplations*, « ce que dit la bouche d'ombre » dont certains vers font penser aux « Correspondances » de Baudelaire. Ainsi Hugo se bâtit une religion assez personnelle, dans laquelle la nature joue un rôle apaisant, un rôle qui montre l'existence d'une divinité, un rôle d'intermédiaire entre l'homme et Dieu. « Vers la fin de sa vie cette conception (de la nature) conduit Hugo à une vision panthéiste du monde, à une divinisation de la nature »¹.

I-3 Victor Hugo voyageur et contemplateur des régions diversifiées

Comme le dit Yves Gohin, dans son intervention présentée au colloque de Dijon sur *Victor Hugo et les images*², « qui pense voyage peut penser paysage ». Les voyages de Victor Hugo se font jour sur les pages de ses albums sous forme de textes ou dessins.

Selon Françoise Chenet-Faugeras³, l'idée de noter ses impressions « de voyage ou de promenade » sous forme de croquis dans "un album", était assez récente à l'époque de Victor Hugo et on voit cette forme d'illustration même dans « les revues comme *l'Artiste* ou *l'Illustration* ». Hugo était « l'un des premiers écrivains à pouvoir traduire ses impressions de voyage aussi bien par un dessin que par l'écriture »⁴.

Ainsi Théophile Gautier en parlant de Hugo, dit: « M. Hugo n'est seulement pas un poète, c'est encore un peintre »: « Quand il voyage, il crayonne tout ce qui le frappe. (...) puis le soir, à l'auberge, il retrace son trait à la plume, y met des vigueurs, un effet toujours hardiment choisi; et le croquis informe, poché à la hâte sur le genou ou sur le fond du chapeau, souvent à travers les cahots de la voiture ou le roulis du bateau de passe, devient un dessin assez semblable à une eau-forte d'un caprice et d'un ragoût

¹ - A. Couprie, *La Nature: Rousseau et les Romantiques*, Hatier, Paris, 1985,78

² - Yves Gohin, "Tu vois cela d'ici" in *Victor Hugo et les images*, op. cit.197-203

³ - Françoise Chenet-Faugeras, « Mettre un bonnet rouge au paysage ou le moment Hugo du paysage littéraire » in *Les enjeux du paysage*, Ousia, Grèce, 1997 (recueil publié sous la direction de Michel Collot), 176

⁴ - Ibid 176-177

à surprendre les artistes eux-mêmes... » (Article de Gautier dans *la Presse* du 27 Juin 1838)¹.

Les revues de l'époque publiaient régulièrement les dessins de V. Hugo. Ces dessins de voyages sont également présents dans les descriptions de la nature hugolienne, dans les poèmes des *Contemplations*, selon la région où ces descriptions sont faites.

Il faut dire qu'à la fin de tous les poèmes il y a une indication de date mais dans le second livre, sauf le poème XVII, les autres n'ont pour date que le mois suivi de l'indication de 18.... Parfois ces dates sont accompagnées du nom d'une région et dans le cas où il y a une description de la nature dans le poème, cette nature peut être en rapport avec la région nommée à la fin du poème, à côté de la date. Prenons certains textes des *Contemplations* où le poète évoque le voyage et la nature qui est en rapport avec son lieu de voyage ou le lieu de la rédaction du poème.

Dans le premier livre des *Contemplations* - « Aurore » – les poèmes se suivent sans aucun lien apparent: les dates inscrites au bas de la page vont d'une époque à l'autre de la vie du poète et les lieux d'origine passent de **Paris** (en 1842) aux **Roches** (en 1831). Parmi les 29 poèmes du premier livre, au moins onze poèmes parlent de la nature hugolienne. Bon nombre de poèmes sont écrits à Paris sans qu'une description spécifique de cette ville soit mentionnée.

Les Roches est le lieu de la rédaction des poèmes II, V, et XXVII du premier livre. Mais selon Ludmila Charles-Wurtz, Louis-François Bertin, le rédacteur en chef du *Journal des Débats*, possédait une maison dans la vallée de la Bièvre où la famille Hugo séjourna plusieurs étés et certains poèmes qui ont été écrits en 1854, sont fictivement datés des Roches. Dans le poème II cette nature colorée de soit disant des Roches admire le poète rêveur ; dans le poème V elle se moque de l'homme, l'Olympe qui selon Ludmila Charles-Wurtz est, dans la mythologie grecque, la résistance de Zeus et des principaux dieux, « reste grand en éclatant de rire » ; dans le poème XXVII, « Oui, je suis le rêveur », qui a été apparemment écrit aux Roches, les mêmes soupirs que font entendre les bois au poème V, sont entendus de la nature.

Le château de la Terrasse évoqué à la fin des poèmes III, IV et VI du premier livre et au poème IX du quatrième livre, fait allusion au château où Hugo et sa famille avaient passé l'été de 1840, un château situé à Saint-Prix, à la lisière de Montmorency

¹ - cité par Ibid,177

et dont le nom, selon Ludmila Charles-Wurtz, fait écho à celui de la maison d'exil à Jersey, « Marine-Terrace »¹.

Jersey, comme Paris, accompagne un grand nombre des dates indiquées à la fin des poèmes, surtout dans « Aujourd'hui ». On sait que sous le Second Empire, opposé à Napoléon III, Victor Hugo vit en exil, d'abord à Bruxelles, puis à Jersey et enfin à Guernesey. Dans « Autrefois » sont rares les poèmes où Jersey, l'île britannique située près des côtes françaises de la Manche, est mentionné (L.1, VIII et X) mais dans « Aujourd'hui », à plusieurs reprises Jersey est indiqué comme le lieu de la rédaction des poèmes : L. 4, IV et XVII ; L.5, I, III, XVIII, XXIII, XXV, XXVI ; L. 6, III, IX, X, XIV à XVII, XIX, XXIV, XXVI. Cela dit, dans une partie de ces mêmes poèmes il n'y a pas de description de la nature mais dans certains on voit la présence d'une nature qui peut faire allusion à ce que voit Victor Hugo de sa maison de Marine-Terrace à Jersey ou assis sur le rocher de Jersey que bon nombre des photographies de l'exil illustre. Par exemple quand dans « Le pont » (L. 6, I), on voit Victor Hugo parler des « ténèbres » qu'il a « devant les yeux », de « l'abîme qui n'a pas de rivage et qui n'a pas de cime », de « l'infini muet », on pense tout de suite à un paysage maritime qui se trouve sans cesse devant les yeux du poète. Ce « pont », comme nous le dit Ludmila Charles Wurtz, fait allusion au « pont » dont nous parle Milton dans son *Paradis Perdu* (1674), un pont qui relie la terre et l'enfer². On peut dire que ce pont de Victor Hugo aussi relie le livre V au livre VI parce que le livre 5 montre le poète « en marche » vers « le bord de l'infini » qui est le titre du sixième livre et pour marcher afin d'arriver à ce bord le poète traverse le pont. C'est sûrement un paysage imaginaire et réel à la fois qui nous montre le pont joindre la terre au ciel, au cœur des ténèbres.

Ainsi tous les poèmes à la fin desquels on trouve **Marine-Terrace** comme lieu de rédaction du poème, ont été écrits à Jersey. Par exemple Le poème IX du sixième livre, « A la fenêtre, pendant la nuit », offre un paysage nocturne où l'expression « pendant la nuit » montre la durée et l'expression « à la fenêtre » fait penser à une *Contemplation* du ciel par une ouverture³. Dans ce même poème, il y a la totalité de trois mondes : le ciel, la terre, les enfers, et il y a « la question posée sur l'apparition

¹ - Cf. Ludmila Charles Wurtz, op.cit. p. 38

² - Ibid., 395

³ - Francis Pruner, *Le sens caché des Contemplations de Victor Hugo*, éd. De Maisnie, Paris 1991, 289

possible de nouvelles constellations, et l'attente de constellations inconnues »¹. Victor Hugo qui dans bon nombre des poèmes d'« Autrefois » se promenait dans les bois pour décrire les paysages terrestres, dans ce poème, devient veilleur de nuit et contemple le ciel, comme un Mage qui voit dans le ciel le monde visible et le monde invisible et il décrit ce paysage céleste.

Pour le poème X du sixième livre, « Eclaircie », dont le lieu de la rédaction a été Marine-Terrace, il faut dire qu'« il s'agit d'un poème descriptif : d'un paysage marin, de Jersey ; l'Océan, les champs labourés, des pêcheurs attablés à un cabaret, une femme berçant son enfant : une impression de douceur, d'apaisement, de calme. »² Ce paysage décrit par Hugo, un paysage où « la terre éveillée / Entend le bruit ... du jour », peut faire penser à certains tableaux du peintre impressionniste, Claude Monet, surtout à un tableau peint en 1872, qui s'appelle *Le lever du Soleil*. Ce poème où le poète parle de la disparition du « mal, du deuil, de l'hiver, de la nuit, de l'envie », montre que si immense que soit le malheur de l'homme, sous le regard de Dieu, il reste toujours debout : « Le mort couché dit au vivant debout : Aime ! » et le poème se termine par « Dieu regarde ». Cette allusion à un Dieu qui regarde donne un aspect religieux au poème : la nature est veillée par Dieu. Cette présence divine donne un double sens au mot « éclaircie » : une lumière qui éclaircie quand l'océan se calme après la tempête et une lumière qui vient de Dieu.

Un autre poème dont le lieu de la rédaction est Marine-Terrace et donc Jersey, c'est le poème XV du sixième livre, « A celle qui est voilée ». Ce titre désigne, selon Pierre Albouy, un personnage légendaire de Jersey, la Dame Blanche, une mère qui avait tué son enfant ; d'après ce qu'on racontait à l'époque, l'esprit de cette Dame hantait Marine-Terrace et « les procès-verbaux des séances de spiritisme auxquelles Hugo a participé au début de l'exil, mentionnent ce fantôme »³. Dans ce poème, Victor Hugo, après s'être comparé à « l'algue des flots », en faisant sûrement allusion à Jersey dit :

« Mon esprit ressemble à cette île,
Et mon sort à cet Océan ;
Et je suis l'habitant tranquille
De la foudre et de l'ouragan. »

¹ - Ibid., 290

² - Ibid., 291

³ - Cf. Ludmila Charles Wurtz, op.cit., 452

Lieux de contemplation, Marine-Terrace et Jersey sont aussi, pour Hugo, lieux de production des images légendaires, des fantômes et des esprits.

Dans « Ce que dit la bouche d'ombre », le poème XXVI du sixième livre qui avait été écrit à Jersey, Victor Hugo présente finalement « son explication mystique »¹. Il rapporte ce que lui avait dit la « Bouche d'ombre », c'est-à-dire « le verbe nocturne », « le spectre » (sans que la nature de ce spectre soit plus exactement précisée)². Ce poème présente quelques éléments de la nature tels que « le houx sombre », « l'aquilon », « l'orage », « le torrent », « la forêt sombre », sans nous offrir des tableaux de paysages précis. Bien que dans bon nombre de poèmes, Victor Hugo proteste contre l'injustice de la nature envers sa fille Léopoldine, dans ce poème, il parle de la victoire définitive du bien ; la fin des temps actuels sera une renaissance :

« Tout sera dit. Le mal expirera, les larmes
Tariront ; plus de fers, plus de deuils, plus d'alarmes ;
L'affreux gouffre inclément
Cessera d'être sourd, et bégaiera : Qu'entends-je ?
Les douleurs finiront dans toute l'ombre : un ange
Criera : Commencement ! »

De quel Commencement parle Hugo ? Sûrement d'un commencement où le monde des morts et celui des vivants, le passé et le présent se communiqueront pour qu'une paix éternelle soit établie. Victor Hugo aussi, comme Balzac décrit la comédie humaine dans bon nombre de ses poèmes et de ses ouvrages en prose mais il se distingue de ces écrivains réalistes par sa croyance en une résolution de cette comédie. Un autre poème où la question de la nature se fait jour et où il y a allusion à Jersey, un poème qui semble être écrit « A Granville en juin 1836 », c'est le poème XIV du premier livre qui a pour titre « A Granville » mais qui a apparemment été écrit à Jersey et non à **Granville** car du vers 45 au vers 48, le poète dit :

« Jersey, sur l'onde docile
Se drape d'un beau ciel pur

¹ Pol Gaillard, op. cit., 63

² Ibid.

Et prend des avis de Sicile
Dans un grand haillon d'azur. »

Dans ce poème, nous avons la description de la nature animale dont nous parlerons au second chapitre de ce travail d'étude ; nous y avons également des allusions historiques à Virgile et à Rabelais, le premier « enivre Silène » et le second « Grandgousier ». On dit « bonsoir » au malheur (le hibou en étant le symbole) et « bonjour » au bonheur : chaque strophe, et parfois deux ou trois strophes de suite, présentent une scène de printemps ou d'été dans laquelle les métaphores se font jour. Il faut dire que Granville est un petit port de la Manche d'où on voit Jersey et selon Ludmila Charles-Wurtz, en 1854, date d'écriture réelle de ce poème, c'est Granville qui est de l'autre côté de la mer¹.

Cette même Granville est le lieu de la rédaction du poème XXV du premier livre, le poème qui a pour titre « l'Unité ». Selon la date et la région indiquées à la fin de ces deux poèmes, on peut dire que celui-ci aussi a-t-il été écrit à Jersey comme l'autre.

Il y a bon nombre d'autres lieux et d'autres régions cités à la fin des poèmes des *Contemplations* qui parfois ne sont cités qu'une seule ou deux fois mais qui méritent d'être étudiés en tant que les lieux qui ont inspiré Victor Hugo dans ses descriptions de la nature. Prenons l'exemple de la **Forêt de Compiègne** cité à la fin du L. 1, XXIX, « Halte en marchant » : ce poème, dans son sens littéral, signifie un arrêt, au cours d'une promenade en « forêt de Compiègne ». « Le brouillard » qui « se dissout en perles sur les branches » est une allusion à la rosée et « le clair midi qui surgit rayonnant » est une allusion à la lumière divine qui vient du ciel. C'est une nature gaie, grandiose mais à la fois inquiétante qu'évoque le poète : le chant de l'oiseau « semble être plein d'amour et d'effroi » : toujours la présence d'un élément inquiétant en pleine milieu reposant et charmant. N'y voit-on pas la présence d'un mélange du sublime et du grotesque identique à ce qu'on peut voir dans certaines peintures baroques ?

Dans ce poème, le mélange de « temple-auberge » du vers 20 peut être signe d'une relation entre la nature et la religion : comme chez Chateaubriand, chez Hugo aussi, la vue de la forêt et des arbres fait penser au temple et à ses colonnes, la forêt peut paraître un temple parce que c'est un endroit qui reflète la grandeur divine, c'est un

¹ - Cf. Ludmila Charles Wurtz, op.cit., 79

endroit favorable au culte de Dieu et c'est un auberge parce qu'elle semble être un refuge pour l'homme, un refuge où on s'abrite à l'ombre des arbres, on nourrit de leurs fruits, comme c'est le cas des personnages d'*Atala* chez Chateaubriand. A propos de la forêt présentée dans les descriptions hugoliennes nous parlerons davantage au chapitre II de ce travail de recherche.

Saint-Germain, est la région où la rédaction du « Premier Mai » (L. 2, I) a été réalisée. Ce poème offre un paysage de la nature associé aux sens : l'ouïe, l'odorat, la vision y sont présents. Ils se font, de nouveau, jour, dans « Hier au soir » (L. 2, V) dont le lieu de la rédaction n'est pas indiqué. Le même paysage réapparaît au poème IX du Livre 2, « En écoutant les oiseaux », où le poète, « au milieu des branches et des eaux », entend le chant des oiseaux qui lui semble identique à celui des Anges : la nature évoque la sensation plutôt auditive. Ici le lieu de la rédaction du poème est apparemment **Caudebec** mais les paysages décrits sont semblables à ceux des deux autres poèmes, ce qui montre que dans différentes régions, les mêmes éléments attirent le regard et l'imagination du poète. Victor Hugo est sûrement le poète de l'île, de la mer, de l'océan et de la nature sauvage mais aussi descripteur des éléments humbles de la nature tel que le « roseau » « frêle » et « souple » auquel le poète compare la taille de sa bien-aimée dans le poème X du deuxième livre, un poème dont le lieu de la rédaction est **la forêt de Fontainebleau**.

Cette forêt est aussi le lieu de la rédaction de « L'Hirondelle au printemps », L. 2, XVI, un poème qui nous amène à la forêt de Fontainebleau, au printemps, mais les couleurs sombres s'y répandent pour donner une atmosphère triste au poème et pour rendre sombre la fraîcheur du printemps.

Le voyage à **Sicile** c'est un voyage auquel Victor Hugo fait allusion dans « Eglogue » (L.2, XII) : « Nous errions, elle et moi, dans les monts de Sicile ». Ce poème qui n'a qu'une indication de date à la fin, nous parle d'un voyage dans l'espace mais également dans le temps car dans ce poème, on voit aussi les allusions mythologiques aux « dieux envieux » qui « ont fait disparaître » « le titan centenaire », ayant été « jaloux de sa grandeur ». Victor Hugo qui était un voyageur, cherche à comprendre la vie des époques passées, ce qui le pousse vers un voyage imaginaire et dans ce voyage imaginaire il a nécessairement affaire à tout ce qui est lointain, insolite, exotique. Toutes ces allusions à la mythologie est une sorte de voyage dans le temps, et peuvent être considérées comme un désir de dépaysement chez le poète : le dépaysement se fait dans le temps et dans l'espace.

Les Metz est une autre région où le poème XIII du livre 2 est écrit, un poème composé de trois strophes où, au cours de quelques vers, tout le paysage de la région est présenté dans un cadre champêtre : « les vergers », « des bergers », « le miroir des eaux », « la chanson des oiseaux », c'est une description de la nature où la sensation auditive se mêle à la sensation visuelle.

Chelles est la région indiquée à la fin de deux poèmes de Victor Hugo : « Je sais bien qu'il est d'usage » (L.2, XVIII) et « Crépuscule » (L.2, XXVI). Ce dernier où on voit une description hugolienne de la nature, présente la forêt dans lequel un « étang mystérieux » et la présence du « Vénus » au ciel – symbole de la lune – suggèrent la communion des morts et des vivants au moment crépusculaire. La nature décrite est picturale par son côté clair-obscur :

« Les arbres sont profonds et les branches sont noires ;
(...)

Les sentiers sont pleins de blanches mousselines »

Et imaginaire, par son côté fictif qui nous présente « les morts pensifs » : un paysage plutôt à deviner qu'à percevoir, un paysage où le poète parle de :

« L'ange du soir rêveur, qui flotte dans les vents,
Mêle, en les emportant sur ses ailes obscures,
Les prières des morts aux baisers des vivants. »

Lagny ou plutôt Lagny-sur-Marne est le lieu de la rédaction de « La nichée sous le portail » (L.2, XXVII) qui présente un nid d'hirondelle caché « sous la vieille voûte grise » de l'église et tout le poème est la description de ce nid considéré comme « l'édifice de Dieu ».

Bruxelles est la ville où Hugo a apparemment rédigé deux poèmes des *Contemplations*: « Un soir que je regardais le ciel » (L. 2, XXVIII) et « Au fils d'un poète » (L. 5, II). Ce dernier ne présente aucune description de la nature mais le premier représente un paysage exceptionnel de la nature dans toute sa totalité, c'est celui qui termine le livre II, exceptionnel du point de vue l'union de la terre et du ciel, l'union des étoiles du ciel et celles de l'âme de la bien-aimée du poète. C'est un

poème consacré à un souvenir amoureux, un poème dont certains passages tel que la strophe 9, nous rappellent « Le Lac » de Lamartine :

« Nos cœurs battaient ; l'extase m'étouffait ;
Les fleurs du soir entrouvraient leurs corolles...
Qu'avez-vous fait, arbres, de nos paroles ?
De nos soupirs, rochers, qu'avez-vous fait ?
C'est un destin bien triste que le nôtre,
Puisqu'un tel jour s'envole comme un autre ! »

Comme Lamartine, Hugo s'adresse aux éléments de la nature qui restent éternels et qui gardent le souvenir des amours et des bonheurs passés, des amours et des bonheurs qui sont victimes de la fuite du temps.

« Les beaux jours (qui) font place aux jours amers » de la dernière strophe de ce poème est une allusion non seulement à l'exil après 1852, mais plutôt à la perte de sa fille Léopoldine, morte en 1843. En réalité Victor Hugo annonce que les beaux jours sont déjà finis et que la suite de son recueil ne sera plus aussi gaie que les deux premiers livres. C'est plutôt « Mélantholia » (L.3, II) qui nous fera comprendre le ton élégiaque de ce poème dans lequel Hugo dit : « de tout bonheur il faut quitter l'idée ». A la fin de ce poème il y a deux indications de date dont la seconde, selon Ludmila Charles-Wurtz, est celle de l'arrivée de Victor Hugo dans l'exil (Bruxelles, Janvier 1852)¹.

Dans le livre 3 des *Contemplations*, une grande partie des poèmes n'ont que la date sans indication de lieu. Sauf Paris qui est apparemment le lieu de la rédaction de « Mélantholia », et celui du « Poète » (L.3, XXVIII), nous avons trois autres lieux indiqués dans ce livre 3 :

Cauteretz, le lieu de la rédaction du très court poème XXV de ce livre, où le poète présente une activité du filage de la laine sans aucune description de la nature ;
 Biarritz, le lieu de la rédaction des « Joies du soir » dont la première strophe évoque un tableau où « le soleil étale sa clarté », « une chaumière heureuse » rit « dans les rochers », « en haut, un bouquet d'arbres » et « au-dessous, un bouquet d'enfants », un paysage qui nous fait penser à certains tableaux flamands comme ceux de Rubens. Le titre de ce poème semble présenter des joies mais c'est un titre qui est en

¹ - Ludmila Charles-Wurtz, op. cit., 165

opposition avec le contenu où Victor Hugo parle du « frisson dans les os de l'agonisant », du « moment lugubre » et de « l'âme accablée ». Selon Francis Pruner, le poème est daté faussement de Biarritz Juillet 1843 car il a été écrit à Jersey en 1854¹.

Ingouville, près du Havre et aujourd'hui confondu avec le Havre, est le lieu de la rédaction de deux poèmes de ce livre 3 : le poème XXII qui n'a pas de titre et dont le premier vers est « La clarté du dehors ne distrait pas mon âme » et le poème XXX, « Magnitudo Parvi ».

Le premier de ces deux poèmes présente une opposition : après trois strophes qui montrent la joie de vivre, le poète parle de sa tombe prochaine dans l'herbe. Dans la description de la nature que Victor Hugo nous présente à l'intérieur de ce poème, il parle des « champs de fèves » à propos desquels Francis Pruner dit : « La fève n'est pas un légume ordinaire, la cultivait-on à Ingouville, je ne saurais le dire ; mais si Hugo parle des *champs de fèves*, c'est que, en Egypte, c'était le lieu où les défunts attendaient la réincarnation (Dict. Symb. Article Fève). Les pythagoriciens interdisaient de manger des fèves parce qu'elles représentaient la première offrande des morts aux vivants, le signe de leur fécondité, c'est-à-dire de leur réincarnation » (Ib.)².

A propos de la nature végétale et animale présentée dans ce poème nous parlerons davantage au second chapitre de ce travail de recherche.

En ce qui concerne le poème XXX, « Magnitudo Parvi », la localisation est la même que pour le poème XXII. A l'époque, la famille Hugo avait voyagé au Havre.

Dans ce poème on voit le poète parler à sa fille, un soir, dans un cadre maritime, des secrets du monde. Léopoldine interroge son père en lui disant : « quels sont ces deux foyers qu'au loin la brume voile ? » Et le père lui parle des deux mondes dont les foyers sont des symboles, de la lune qui est la seule étoile au ciel qu'on peut voir au moment où le jour va donner sa place à la nuit, il lui parle des splendeurs du ciel, on dirait qu'il la prépare à aller à la rencontre de ce ciel ! Et ensuite il lui parle du deuxième monde qui est le monde des hommes, du deuxième foyer qui est celui d'un berger ; ce foyer symbolise l'homme et son esprit qui est aussi grand que le ciel. Le long poème se termine par cette strophe

¹ - Francis Pruner, op. cit., 185

² - Ibid. 177

« De chacun d'eux s'envole un rayon fraternel,
L'un plein d'humanité, l'autre rempli de ciel ;
Dieu les prends, et joint leur lumière,
Et sa main, sous qui l'âme, aigle de flamme, éclot,
Fait du rayon d'en bas et du rayon d'en haut
Les deux ailes de la prière. »

De nouveau on voit une unité entre le ciel et la terre et la présence de Dieu partout. Dans les trois livres d' « Aujourd'hui », à plusieurs reprises on tombe sur la location de Jersey, de Marine-Terrace et de Paris. On a déjà parlé de la nature présentée dans une partie de ces poèmes. Mais **Villequier** qui apparaît dans « Aujourd'hui », est le lieu de la rédaction de certains poèmes de cette seconde partie des *Contemplations*. On sait qu'une date charnière (1843), l'année de la mort de Léopoldine, sépare les deux périodes des *Contemplations* de Victor Hugo. La dernière phrase de la Préface des *Contemplations* dit : « un abîme les sépare, le tombeau »¹. Avec le quatrième livre, « Pauca Meae » (le peu de chose qui me reste), la poésie « s'immobilise sur l'abîme du tombeau »². Dans ce quatrième livre, le premier poème qui illustre une nature qui fait allusion à un souvenir du passé, c'est le poème VI, sans titre, qui commence par le vers :

« Quand nous habitons tous ensemble ». C'est une description de la maison du poète sur « les collines », à l'époque où Léopoldine « avait dix ans, et (lui) trente ». Les mêmes collines sont, de nouveau, évoquées dans le poème IX dont le premier vers est « Ô souvenir ! Printemps ! Aurore ! » : toujours le lecteur peut imaginer une maison située sur la colline, une maison qui a une « Terrasse qui s'incline / Entre un bois sombre et le ciel bleu ». Selon Ludmila Charles Wurtz, il s'agit du château de la Terrasse où la famille Hugo passait l'été³.

Le poème XV, « A Villequier », est un poème universellement célèbre dans lequel on voit un poète capable de « reprendre sa raison » après un long chagrin de la perte de

¹ - Cité par Ludmila Charles Wurtz op. cit., 27

² - Catherine Balaudé-Treilhou, op. cit., 33

³ - Ludmila Charles Wurtz, op. cit., 38

sa fille. Il se juge capable de retourner à Villequier et de regarder à nouveau la nature « c'est-à-dire de penser à Dieu comme on doit penser à lui, au *Créateur*, au *Tout-puissant*, à *l'être parfaitement juste*. Jusqu'ici, il ne pouvait pas »¹. Les cinq premières strophes du poème montrent le paysage de Villequier, là où Léopoldine et son mari Charles Vacquerie se sont noyés.

A propos de ce paysage, Auguste Vacquerie, le beau frère de Léopoldine, écrit : « Villequier est une des plus ravissantes rencontres de ces trois choses qui font les paysages complets, les bois, le ciel et l'eau. Hier soir j'étais accoudé au bord d'un jardin que baigne la Seine : la lune neigeait sur le fleuve transparent où se reflétaient les mâts des navires endormis, les collines se doublaient dans le miroir d'eau avec une netteté mystérieuse. Le silence des maisons déjà éteintes laissait entendre distinctement la rumeur des flots et des branches qui semblait la respiration de la nature ; - et le rayon qui descendait de là-haut était si pur et si doux, que je le prenais pour le sourire de nos chers morts »².

Il faut cette beauté de la nature et le don poétique de Victor Hugo pour que le paysage de Villequier soit recréé dans ce poème XV du quatrième livre.

En 1855, au cours d'un voyage à **l'île de Serk**, Victor Hugo cueille une fleur pour sa bien-aimée, Juliette Drouet. Le poème XXIV du livre 5, « J'ai cueilli cette fleur... », écrit à l'île de Serk, parle de cette offrande. Il présente la nature que le poète a contemplée au cours de cette journée. Mais à part cette contemplation, le poème montre également l'amour de Victor Hugo et sa méditation sur l'homme. Cette contemplation illustre un ensemble de thèmes, de sentiments et d'images, pourtant une tristesse se dégage du poème. Les nombreuses images d'ombre et d'abîme créent un sentiment de vertige et de peur. Ces images montrent une sorte d'angoisse qui est présente dans tout le poème, c'est peut-être l'angoisse du poète face à l'immensité du monde et à ce « gouffre noir » dont il parle.

L'île de Serk est aussi le lieu de la rédaction du poème IV du sixième livre où il n'y a pas de description de la nature.

La dernière région dont le nom indiqué à la fin du poème semble présenter la dernière étape de l'exil de Victor Hugo, c'est **Guernesey** où Victor Hugo a écrit le poème-épilogue des *Contemplations* : « A celle qui est restée en France », « c'est-à-dire à

¹ - Pol Gaillard, op. cit., 37

² - Françoise Chenet-Faugeras, op. cit., 189

Léopoldine dont Hugo en exil ne peut même plus aller fleurir la tombe de Villequier »¹.

Dans ce poème, nous avons un beau tableau du passé et du poète rêveur, « seul, sans voir, sans penser, sans parler, / Sachant bien qu'(il irait) où (il devait) aller » : à la tombe de sa fille. C'est une image qui semble être une obsession de Victor Hugo, après la mort de Léopoldine, l'image du poète qui va sur la tombe de sa fille en passant par les forêts, par les champs, préoccupe l'esprit de Victor Hugo.

Dans l'ensemble on peut dire que dans n'importe quelle région, dans n'importe quelle saison ou n'importe quelle heure de la journée que Victor Hugo écrive son poème il reste toujours un des poètes romantiques qui apprécie la nature dans toute sa grandeur et dans tous ses aspects joyeux ou tristes, inquiétants ou apaisants.

Tantôt il présente une nature gaie et paisible qui console l'homme et qui l'invite à l'amour.

Tantôt sa description est symbolique de sorte qu'il présente une nature qui paraît comme une mère protectrice.

Tantôt enfin sa description de la nature est fantastique.

Mais dans toute description hugolienne de la nature, un aspect angoissant ou effrayant peut se cacher quelque part dans le paysage présenté, un aspect qui n'est pas sans rapport avec ce gouffre et cet abîme dont le poète nous parle souvent dans *Les Contemplations*.

C'est dans le chapitre suivant que nous allons voir ce que sont les éléments de la nature présentée par Victor Hugo dans son recueil poétique.

¹ - Pol Gaillard, op.cit., 65

Chapitre II :

La représentation des éléments de la nature dans *Les Contemplations*

II – 1 La Nature minérale

II – 2 La Nature végétale

II – 3 La Nature animale

Chapitre II

La représentation des éléments de la nature dans *Les Contemplations*

« Des estampes partout! Quel bonheur! Quel délire! » Ce cri de joie des enfants dans « Aux Feuillantines » (L.5, X), quand ils découvrent « sur le haut d'une armoire », la vieille Bible pleine d'images, c'est sans doute celui de tout lecteur qui lit les poèmes de Victor Hugo, où tant de descriptions de la nature se font jour. Ces descriptions sont souvent accompagnées de personnifications : quand Hugo dit : « le vent gémit », « le pommier (jette) ses pommes », il personnifie le vent et le pommier en leur donnant une âme, en leur attribuant un acte ou un geste qui est propre à l'homme. Nous avons déjà dit que chez Victor Hugo les différents ordres de la nature (les ordres minéral, végétal et animal) se trouvent enveloppés dans une même unité. Et tous les éléments qui font parties de ces ordres sont non seulement signes de la présence de Dieu dans la nature, mais aussi signes de la présence d'une âme dans tous ces éléments. Cette interprétation animiste des paysages naturels pousse le poète à présenter des images animées de la nature : par exemple l'océan devient une hydre et le nuage devient un oiseau (cf. « Eclaircie », L.6, X). Ces images poussent également le lecteur à imaginer à son tour et attribuer les mêmes images aux éléments présentés dans les descriptions hugoliennes de la nature : par exemple il peut imaginer le reflet de la lumière sur l'eau comme le reflet du soleil sur un corps vivant, c'est-à-dire les mouvements de la mer lui semblent comme les mouvements d'un corps. L'océan s'unit ainsi à l'espèce animale, ce qui montre que la méditation de Victor Hugo va de l'océan aux animaux, des animaux à l'espèce végétale et vice versa.

Dans ce chapitre nous allons parler de ces ordres de la nature dont Victor Hugo fait allusion au cours de ses poèmes et comme nous avons déjà précisé dans l'introduction, parfois nous sommes obligés de revenir sur le même poème à différentes occasions et pour parler de ces différents ordres de la nature présents dans le poème.

II-1 La Nature minérale

L'**Océan** et la **Mer**, ces espaces étendus de l'eau, sont souvent présents dans les poèmes des *Contemplations*. Les descriptions hugoliennes de l'océan qui sont sans cesse reprises au cours de ses poèmes, montrent que la fiction du poète exilé est en

rapport avec sa situation géographique: à Jersey il a souvent l'occasion de contempler cet immense étendu de l'eau qui lui inspire beaucoup de ses poèmes. L'océan représente cet « espace sans fond » qui correspond « à une tendance constante de l'imaginaire de Hugo et à ses préoccupations esthétiques et philosophiques »¹. « Esthétique » parce que l'immensité a toujours pour Victor Hugo un aspect esthétique, et « philosophique » parce que dans un des écrits critiques de Victor Hugo intitulé *William Shakespeare*, publié en 1864, Victor Hugo compare le génie humain à l'Océan.

Dans le poème IV du livre 5 des *Contemplations*, "la source tombait du rocher", l'océan prend une immensité extraordinaire: nous sommes témoins des dimensions exagérées de l'océan, un océan qui en s'adressant à la source parle de sa grandeur:

"Je suis la tempête et l'effroi;
Je finis où le ciel commence.
Est-ce que j'ai besoin de toi
Petite, moi qui suis l'immense?"

En parlant de l'océan, de la mer, du vent, Hugo cherche souvent à provoquer l'angoisse, la crainte et la grandeur à la fois. Prenons comme un autre exemple le premier poème à l'ouverture des *Contemplations* où « les flots (sont) mouvants », « les vagues » sont « profondes », « la mer » c'est « le Seigneur » et « le navire » c'est « l'homme ». La coexistence de l'horreur et de la grandeur n'est-elle pas issue de l'idée de Victor Hugo sur le mélange du sublime et du grotesque?

Dans « Lettre » (L.2, VI), l'océan est la surface où le navire, poussé par les vents, fuit. Dans « La Nature » (L.3, XXIX), « pas plus que le tombeau n'épouvante le sage/ le profond Océan, d'obscurité vêtu, n'épouvante plus (le poète) ».

Ainsi dans « Trois ans après » (L.4, III), le poète parle d'une âme qui ne doit pas redouter les océans. Dans « Eclaircie » (L.6, X), « l'Océan resplendit », « l'onde s'assoupit » et fait « un immense baiser » à la rive, on y voit une série de personnifications qui montrent que tous les maux sont dissous et « la grande paix » du ciel vient sur terre pour remplacer la tempête et pour donner fin au combat de l'océan. Dans ce poème Hugo contemple l'océan Atlantique et pense à l'unité de tout ce qui

¹ - Michel Collot, *Paysage et Poésie du Romantisme à nos jours*, José Corti, Paris 2005, 191-192

vit dans ce monde. Le poème décrit d'abord l'océan apaisé, ensuite il analyse les impressions du poète contemplant l'océan et finalement il décrit la nature dans son ensemble. Le titre justifie cette impression qu'une lumière sort de l'océan.

Dans l'ensemble la description que Victor Hugo fait de l'océan, dans différents poèmes, expose des tableaux qui imposent une immensité exagérée de l'océan et surtout, pour lui, l'exil se confond avec une longue contemplation de l'océan, car sa maison se trouvait face à l'océan.

L'image de l'océan que Victor Hugo décrit est parfois associée à celle du **vent**, de la **tempête** et de l'**ouragan**. Ce sont des mouvements qui font bouger l'univers et peut-être ils font allusion à la fin du monde où selon les Livres religieux, des événements catastrophiques auront lieu. Dans « Les Mages » (L.6, XXIII) Hugo écrit :

« Tout est la mort, l'horreur, la guerre,
L'homme par l'ombre est éclipsé ;
L'ouragan par toute la terre
Court comme un enfant insensé.
Il brise à l'hiver les feuillages,
L'éclair aux cimes, l'onde aux plages,
A la tempête le rayon,
Car c'est l'ouragan qui gouverne
Toute cette étrange caverne
Que nous nommons Création. »

Et dans « Oui je suis le rêveur » (L. 1, XXVII), il se montre comme « interlocuteur » du vent :

« Oui, je suis le rêveur; je suis le camarade
Des petites fleurs d'or du mur qui se dégrade,
Et l'interlocuteur des arbres et du vent ».

Dans « A celle qui est voilée » (L.6, XV), il se présente comme « ...l'habitant tranquille / De la foudre et de l'ouragan ».

Selon Michel Collot, le vent est un moteur qui anime la nature hugolienne.¹ Parfois le poète crée un parallélisme entre Dieu et le vent:

« Le vent fait tressaillir, au milieu des javelles,
Le brin d'herbe, et Dieu fait tressaillir le tombeau » (L. 2, XXVI).

Tantôt « le vent c'est le Seigneur », comme la mer ; tantôt le vent délire comme dans les vers suivants:

« Par moments le vent parle, et dit des mots sans suite,
Comme un homme endormi » (L. 6, IX).

« C'est que le vent, dit Michel Collot, est moins une substance ou un élément qu'un flux d'énergie, invisible à l'oeil nu et d'une profonde complexité »².

A plusieurs reprises, dans *Les Contemplations*, on voit le brin d'herbe ou le roseau céder au souffle du vent.

Une autre image qui accompagne celle de l'océan c'est le **Rocher**. Comme nous avons déjà dit au premier chapitre, il y a plusieurs photographies de Victor Hugo où on voit le poète assis au sommet d'un Rocher. Il faut préciser que « l'image du Rocher, dit Pascal Brissette, dans l'imaginaire européen du XIXe siècle, renvoie à l'exil...Exil volontaire si l'on pense à Werther³ et à Manfred⁴ qui, tous deux, se réfugient sur un rocher pour admirer une dernière fois la nature dans ses débordements avant de chercher dans la mort le remède à leurs maux. Exil volontaire, encore, si l'on songe au René de Chateaubriand qu'on voit s'asseoir au crépuscule sur un rocher du Nouveau Monde »⁵.

Souvent le rocher est une image qui se présente à l'imagination hugolienne, dès qu'il se met à parler des éléments de la nature :

¹ - Michel Collot, « Le paysage dans la critique thématique » in *Les enjeux du paysage*, op. cit. , 200

² - Michel Collot, *Le paysage et la poésie du Romantisme à nos jours*, op. cit., 183

³ - Le personnage de Goethe dans *Les souffrances du jeune Werther*

⁴ - Le personnage de Lord Byron dans *Manfred*

⁵ - Pascal Brissette, « Notes sur les photographie de l'exil » in *Victor Hugo, Images et transfigurations*, Fides Québec 2003, 64-65

« Je vais me rajeunir dans la jeunesse énorme
Du buisson, de l'eau vive, du chêne, et de l'orme,
Et me répandre aux lacs, aux flots, aux monts, aux près,
Aux rochers, aux splendeurs des grands couchants pourprés... » (« Cadaver », L.6,
XIII)

Ainsi Victor Hugo parle du rocher dans « Pleurs dans la nuit » (L.6, VI) où il compare le rocher à l'homme : peut-être comme le rocher résiste aux vagues de l'océan, il est le symbole de la résistance de l'homme face aux malheurs. Ainsi dans « Ce que dit la bouche d'ombre » (L.6, XXVI), il est question du rocher :

« Le spectre m'attendait ; l'être sombre et tranquille
Me prit par les cheveux dans sa main qui grandit,
M'emporta sur le haut du rocher, et me dit : »

Le Rocher semble être le lieu où un « spectre » ou un « sage » peut conduire l'homme pour lui parler des mystères du monde, alors le rocher est l'endroit des sages et des spectres.

Le poète en parle aussi dans « J'ai cueilli cette fleur pour toi » (L.5, XXIV) où la fleur croît aux « fentes du rocher », et dans « la source tombait du rocher » (L.5, IV), où il y a une description de la source qui « (...) tombait du rocher goutte à goutte à la mer affreuse ». Ce poème est semblable à certaines fables de La Fontaine car on y voit la mer parler de sa grandeur tandis que la source, bien que petite à côté de la mer, est plus utile pour l'homme et elle le nourrit. Le poème XIII, « Paroles sur la dune » (L.1, XIII) décrit, un paysage où il est question du vent, de la mer, de la dune et de la lune. Les « paroles sur la dune » « sont (...) celles du poète, mais aussi celles du vent, de la mer et de l'homme anonyme »¹. « Le *chardon bleu* (...) qui naît des sols pauvres, (...) symbolise la poétique de la résistance »².

A part le rocher qui représente le thème de la **terre**, celle-ci est aussi présentée dans des poèmes de *Contemplations*, sous forme de **vallon**, de **montagne**, de **colline**, de **fosse** et de **champs**.

¹ - Ludmila Charles-Wurtz, op. cit, 354

² - Ibid., 355

Selon Francis Pruner chez Victor Hugo, dans *Les Contemplations*, « Le Feu et l'Air sont éléments virils, la Terre et l'Eau éléments féminins. Aussi les poèmes qui développent la thématique de l'Air et du Feu sont-ils agressifs et actifs, tandis que les poèmes sur la Terre et l'Eau expriment la réceptivité. »¹.

Dans l'ensemble Victor Hugo est un contemplateur de la nature : La terre, le ciel, l'air, le vent, les voix, l'eau qui coule, qu'ils soient agressifs ou réceptifs, montrent, pour lui, l'alliance de tout ce qui existe dans ce monde, ils lui montrent également l'esthétique de la création qu'il apprécie comme Rousseau et comme Chateaubriand.

II-2 La Nature végétale

Victor Hugo est non seulement un descripteur de la nature minérale mais aussi est-il un peintre de la nature végétale. Dans *Les Contemplations*, on le voit souvent parler des fleurs, des arbres, de la forêt, des bois, du brin d'herbe. « Le poète s'en va » (L.1, II) expose un paysage de champs où les **fleurs** de toutes les couleurs, les grands arbres « vénérables », « comme les ulémas quand paraît le Muphti » font de grands saluts au poète « rêveur ». La description est tout à fait picturale. Les grands **arbres** font penser à certains paysages décrits par Chateaubriand où les arbres sont assimilés aux colonnes du Temple. La mention des « Ulémas » et de « Muphti » donne un aspect religieux au poème. A la suite de ce paysage en partie religieux, dans le poème III, du même livre, « mes deux filles », nous sommes témoins d'une vision paradisiaque de la nature présentée sous forme d'un petit tableau où il y a des effets de « clair obscur », et où, comme le dit Ludmila Charles Wurtz, « convergent les regards du poète, du lecteur et des œillets »². Ce « bouquet d'œillets blancs », est signe de blancheur et de pureté dans ce « soir charmant qui tombe ».

Une autre vision paradisiaque de la nature se fait jour dans le poème IV, « Le firmament est plein de la vaste clarté », où « joie, innocence, espoir, bonheur, bonté » se font jour, où les couleurs des « rameaux verts », « d'azur frissonnant » et « d'eau qui luit », se mêlent pour donner à voir, un tableau fait des variétés de couleurs. Dans ce poème le **lys** est personnifié : il dit : « clémence ! » ; aux éléments picturaux s'ajoutent les sons et les parfums. Toutes les saisons semblent être présentées dans cette nature hugolienne : « Ici l'automne, ici l'été ; là le printemps » Les saisons, la nature, les « coteaux » et les « plaines », tous les êtres vivants, toute la végétation, le

¹ - Francis Pruner, op. cit., 36

² - Ludmila Charles Wurtz, op. cit., 38

jour et la nuit, la Terre et les Cieux, tout s'unit à « Dieu, père du jour »¹. Cependant le dernier vers du poème nous inquiète en évoquant l'image du Satan qui trouble, selon Ludmila Charles Wurtz, l'harmonie universelle². Cette apparition de l'image du Satan fait penser à certaines peintures baroques où, en pleine nature, à côté des images paradisiaques, apparaît une figure monstrueuse ou une tête de sorcier. Selon Jean-Pierre Richard, cette montée de l'angoisse chez Hugo, est appelée par lui-même « le trouble » : « trouble insupportable et presque douloureux ». « Il est le fait d'une activité mentale non triée, échappant au contrôle d'une conscience-sujet, envahie par le grand principe matériel de confession »³. C'est-à-dire cette « montée de l'angoisse » apparaît souvent dans les poèmes de Victor Hugo de façon inconsciente. « ...Tout lecteur de Hugo peut ressentir, à chaque minute, l'existence de cette confusion tout à la fois d'ailleurs émerveillante et angoissante ... »⁴.

Le poème V, « A André Chénier », expose la peinture d'un enfant réfléchissant, au milieu « des forêts et des eaux », essayant de lire le livre de la nature végétale, comme il était curieux de lire « la Bible » évoquée dans « Aux Feuillantines » (Livre 5, poème X). Dans ce poème la nature paraît « moqueuse » au poète, c'est une nature où il y a des soupirs et des sifflets, peut-être des soupirs pour plaindre les misères de l'homme et des sifflets pour se moquer de l'homme. Quand le poète dit « le flot (...) n'est pas un chanteur de romance », il veut peut-être dire que la nature n'évoque pas nécessairement l'amour ; quand le poète parle de Dante et de Rabelais, il montre une alliance entre le sublime et le grotesque, Dante étant le symbole du sublime et Rabelais celui du grotesque.

Un autre poème où il est question de la nature végétale c'est le poème XII, « VERE NOVO » : Le titre de ce poème, en latin, signifie « Au début du printemps ». Le poète parle des fleurs et il montre du printemps une image très gaie et souriante. Mais cette saison lui semble aussi courte que les amours du printemps, aussi fugitive que les lettres d'amours qui sont destinées à être déchirées.

La nature végétale à côté de la nature minérale et la nature animale se présente de nouveau dans « A Granville, en 1836 » dont nous avons déjà parlé au chapitre précédent et dont nous parlerons dans la partie concernant la nature animale.

¹ - Francis Pruner, op. cit. p. 40

² - Cf. Ludmila Charles Wurtz op.cit. p. 40

³ - Jean-Pierre Richard, *Etudes sur le Romantisme*, éd. Seuil, Paris 1970, p. 192

⁴ - Ibid.

Dans « l'Unité » (L.1, XXV), cette association de la nature minérale et de la nature végétale apparaît de nouveau en faisant allusion à la théorie de l'unité de la nature – le grand est dans le petit, le monde dans l'atome – hérité des doctrines des philosophes du XVIII^e siècle¹. La nature crépusculaire, chère à Hugo, s'y fait jour, aussi bien que cette **petite fleur**, « sombre fleur de l'abîme » qui « croît dans les fissures des murailles terrestres »². C'est l'image du petit face au grand : la fleur qui regarde le soleil se pencher sur « le vieux mur gris, croulant parmi l'avoine folle » appartient au monde hugolien où dans un paysage paradisiaque, un signe d'inquiétude se fait jour et où une modeste image se trouve à côté d'une image grandiose pour montrer l'unité universelle, une unité où il y a un mélange du sublime et du grotesque.

L'image du « mur ... qui se dégrade » apparaît au poème XXVII du Livre 1, « Oui, je suis le rêveur », à côté de toutes ces belles fleurs parfumées. Ces fleurs adressent la parole au poète et font partie de cet « orchestre divin » que le poète aime entendre. Ce poème, en tant que tableau, est plutôt auditif que visuel mais cela n'empêche que le paysage offert nous pousse à imaginer une ambiance paradisiaque.

La même « petite fleur » dont il est question dans le poème XXVII, aussi bien que dans le poème XXV, du premier livre, se fait jour dans le titre du deuxième livre : « L'âme en fleur ». Il faut dire que tous les poèmes du deuxième livre, sauf le poème XVII, n'ont pour date que le mois suivi de l'indication de 18.... Selon Francis Pruner comme il y a beaucoup de poèmes d'amour dans ce deuxième livre, le poète a « le souci de donner une marque distinctive (à ses amours) »³.

Le poème I du deuxième livre, « le premier Mai », offre un paysage de la nature où toutes les sensations sont présentes : on entend la nature soupirer, on sent « la campagne » prodiguer des parfums, on voit les « bouquets » de fleurs de « toutes les couleurs » : l'ouïe, l'odorat, la vision y sont présents. Ils se font, de nouveau, jour, dans « Hier au soir », le poème V du deuxième livre : le même paysage, les mêmes sens. C'est un poème du crépuscule.

Le poème XXII du troisième livre, « la clarté du dehors ne distrait pas mon âme » aussi est un poème qui montre le pittoresque de la description des champs au mois de Mai. Tous les éléments d'une nature de mois de Mai y sont présents : « les blés verts », « les abeilles d'or », « les papillons » - dont on parlera à la troisième partie de

¹ - Ludmila Charles Wurtz, op. cit., 99

² - Cf. Ibid. 16

³ - Francis Pruner, op. cit., 89

ce chapitre - qui symbolisent l'âme libérée de la prison corporelle. Dans ce tableau printanier on voit une joie de vivre : « la vision du dehors se prolonge en vision intérieure »¹ et finalement cette vision aboutit à cette constatation que ce qui était mort, revit un jour.

Il y a des poèmes de Victor Hugo où on trouve l'illustration de la fleur à côté du **brin d'herbe**. Dans « Oui je suis le rêveur » (L.1, XXVII), Hugo écrit:

« Le brin d'herbe, vibrant d'un éternel émoi,
S'apprivoise et devient familier avec moi,
Et, sans s'apercevoir que je suis là, les roses
Font avec les bourdons toutes sortes de choses;
Quelquefois, à travers les doux rameaux bénis,
J'avance largement ma face sur les nids,
Et le petit oiseau, mère inquiète et sainte,
N'a pas plus peur de moi que nous n'aurions de crainte,
Nous, si l'oeil du bon Dieu regardait dans nos trous,
Le lys prude me voit approcher sans courroux,
Quand il s'ouvre aux baisers du jour, la violette
La plus pudique fait devant moi sa toilette;
Je suis pour ces beautés l'ami discret et sûr; »

Tant de descriptions dans quelques vers: **le brin d'herbe, le lys, la violette** ... tant d'éléments de la nature qui remplissent un paysage ! On peut dire que toutes ces descriptions picturales et musicales à la fois, donnent une image du monde fondée sur l'accord entre les éléments naturels.

Dans « Crépuscule » (L.2, XXVI), le brin d'herbe devient un des éléments d'une nature assez morne qui fait entendre « les pas lourds du faucheur » et ce faucheur ne peut être que la mort car souvent dans les écrits romantiques le faucheur c'est la mort qui vient emporter l'âme :

« Le vent fait tressaillir, au milieu des javelles,
Le brin d'herbe, et Dieu fait tressaillir le tombeau.

¹ - Ludmila Charles-Wurtz, op. cit., 223

La forme d'un toit noir dessine une chaumière;
On entend dans les prés le pas lourd du faucheur;
L'étoile aux cieux, ainsi qu'une fleur de lumière,
Ouvre et fait rayonner sa splendide fraîcheur ».

Ainsi dans « Ce que dit la bouche d'ombre » (L.6, XXVI), le poète écrit :

« Tout parle ; l'air qui passe et l'alcyon qui vogue,
Le brin d'herbe, la fleur, le germe, l'élément. »

Ce **brin d'herbe** fait allusion au **roseau** pascalien qui, bien que fragile, résiste à la tempête ; il fait également partie de ces éléments humbles qui se trouvent à côté des éléments gigantesques de la nature comme les **arbres**, lesquels dans « Magnitudo Parvi » (L.3, XXX), sont assimilés aux bêtes et dans « Pleurs dans la nuit » (L.6, VI), à ces « hydres se tordant dans la nuit ». D'ailleurs hydre est un animal mythologique auquel est comparé aussi bien l'océan que les arbres, dans *Les Contemplations*.

Arbre est une image qui fascine beaucoup Victor Hugo, il est souvent présent dans la description hugolienne ; il lui semble comme une colonne qui lie le ciel à la terre, qui par ses racines est attaché à la terre et par son cime essaie de toucher le ciel.

Dans « Sous les arbres » (L.2, XVII), on est témoin d'un paysage crépusculaire qui présente les arbres comme des piliers, ce qui nous fait penser aux « Correspondances » de Baudelaire car là aussi nous avons la même comparaison.

Plus loin, nous avons le poème « Il fait froid » (L.2, XX), où l'hiver semble être identique à la haine, où

« La neige emplît le noir sillon
La lumière est diminuée...
(...)
Le soleil de brume est couvert »

Le contraste entre le noir et le blanc dans ce poème est l'évocation du clair-obscur des paysages romantiques.

« Après l'hiver » (L.2, XXIII), c'est le poème dont la nature printanière succède à celle de « il fait froid ». C'est le poème où « tout revit », où

« La branche au soleil se dore
Et penche, pour abriter,
Ses boutons qui vont éclore
Sur l'oiseau qui va chanter ».

C'est un tableau gai où les « parfums » et les « clartés » se mêlent, où on entend les « voix » des « abeilles » : les sensations visuelle, olfactive et auditive sont présentes.

Dans le poème XXIV du livre 3, « aux arbres », le poète s'adresse aux éléments de la nature, y compris les **arbres**. L'unité de la nature y est en question. Mais ce qui est évident, l'image de l'arbre est une image très familière au poète.

Cette image réapparaît dans le poème XXIX du troisième livre, « La Nature » : le bois de l'arbre donne à chauffer, il est le « timon de charrue », il est la matière à construire les maisons mais il refuse de servir un gibet : on dirait qu'il connaît le Bien et le Mal. Ici, l'arbre devient quelque chose de symbolique : symbole de la vie peut-être, symbole de la résistance à la violence et symbole de la liberté.

On voit même le mot « arbre » mentionné dans le titre de certains poèmes des *Contemplations* tels que « Aux arbres », « Sous les arbres ».

Dans « Aux arbres », Victor Hugo s'adresse aux arbres pour dire :

« Arbres de ces grands bois qui frissonnez toujours,
(...)
Quand je suis parmi vous, arbres de ces grands bois,
Dans tout ce qui m'entoure et me cache à la fois,
Dans votre solitude où je rentre en moi-même,
Je sens quelqu'un de grand qui m'écoute et qui m'aime! » (L.3, XXIV)

La grandeur des arbres telle que celle de l'océan, fascine le poète. Ainsi le clair-obscur, à l'ombre des arbres, sous la lumière du ciel, le séduit. L'arbre peut lui donner une image de clair-obscur qui est l'image chère à Victor Hugo et à tous les poètes romantiques. Les feuilles en laissant passer ce clair-obscur deviennent un élément créateur de l'ombre et de lumière. C'est dans l'intention d'évoquer cette image d'ombre et de lumière que Victor Hugo parle des feuillages des arbres. Cette image est évocatrice du moment crépusculaire, aussi bien que du moment de l'aurore où les

premiers reflets du soleil se font jour. On dirait que ces images lui paraissent comme des meilleurs fonds pour ses paysages poétiques.

La description hugolienne de la nature végétale est souvent accompagnée d'une description de la nature animale, ce qui va être l'objet de notre étude dans le passage suivant.

II-3 La Nature animale

Dès que Victor Hugo commence à parler des arbres et de la forêt, **l'oiseau** ou **la bête** apparaît : quand il est question de l'ombre on voit l'image **de ver de terre** (cf. L.6, VI) ; **l'aigle** est comparé au soleil qui se lève dans le ciel (cf. L.6, XIX) ; Au mois de Juin **le moineau** raille dans les champs, **le rossignol** chante et **la tourterelle** fait des baisers d'amour (cf. L.1, XIV) ; l'évocation de la ruine fait apparaître l'image du **lézard** (cf. L.3, XXX) ; les **agneaux** bondissent dans les prés (cf. L.5, XXIII) ; **la coccinelle** devient le sujet d'une scène d'amour sous les feuillages (cf. L.1, XV) ; **l'araignée** et **l'ortie**, dans la sombre nuit et dans leur horreur, peuvent murmurer l'amour (cf. L.3, XXVII). La liste des animaux qui apparaissent à tout moment dans les descriptions hugoliennes de la nature est longue, une liste où le sublime et le grotesque sont présents. Ici nous parlerons de certaines évocations de la nature animale dans *Les Contemplations*.

Dans « Mes deux filles » (L.1, III), **Le cygne** et **la colombe** symbolisent les deux filles de Victor Hugo ; Dans « Les firmament est plein de la vaste clarté » (L.1, IV), « Le cygne dit lumière », « l'oiseau parle au parfum » des fleurs. Par leur couleur blanche, semblable à celle des fleurs qui les entourent, le cygne et la colombe sont également symboles de l'innocence et de la pureté.

Dans « A Granville » (L. 1, XIV), dans la description hugolienne de la nature : **les tourterelles** font « la ravissante querelle des baisers », « **le moineau** raille les amoureux », « **le rossignol** chante ».

Après avoir parlé de l'image de **la coccinelle** au « dos rose et taché de noir » dans le poème XV qui porte le nom de cet insecte comme titre, et dont le sujet sera notre objet d'étude au chapitre suivant, dans « les oiseaux » (L.1, XVIII), nous trouvons l'image d'une bande de **moineaux** qui regardaient, dans un cimetière, un houx noir songer près d'une tombe. On y voit l'antithèse entre le deuil que symbolise le cimetière et le rire des oiseaux, « messagers du ciel (qui) viennent, dans le champ de la

mort »¹. On peut dire que dans cette antithèse on est témoin de clair-obscur : le houx noir « arrêta brusquement » le poète pour lui dire :

« ... - Ces oiseaux sont dans leur fonction.

Laisse-les....

(...)

... ; l'ombre en les voyant flamboie ;

(...)

(Ils) viennent, des palais, des bois, de la chaumière,

Vider dans notre nuit toute cette lumière ! » (L. 1, XVIII)

C'est la première apparition du triste paysage du cimetière dans *Les Contemplations*, mais une apparition où les moineaux, ces êtres ailés sont signes de l'âme envolée vers le ciel.

On voit de nouveau apparaître les oiseaux tels que **les rossignols** et **les merles**, dans « Vieille Chanson » (L.1, XIX), où le poète raconte un souvenir d'adolescence : le poème nous montre le récit d'une petite scène entre deux adolescents seuls dans une nature printanière et charmante, d'une nature familière qui offre un décor champêtre. La nature est présente dans presque toutes les strophes. Si on regarde cette nature comme un tableau de peinture, le fond c'est le bois et les composantes du tableau sont les fleurs, les arbres, les oiseaux, la rivière. Dans l'ensemble c'est un tableau lumineux où le bois protège les amoureux et la nature invite à aimer.

« La fête chez Thérèse » (L.1, XXII), écrit en l'honneur de la « Duchesse Laura », présente une fête qui se déroule dans un « jardin charmant » sous « la mode des bals masqués sous la monarchie de Juillet où on redécouvre l'atmosphère des tableaux des peintres *des fêtes galantes* du XVIII^e siècle, tel Watteau, qui inspirent « les fêtes galantes » (1869) de Verlaine »². Ce poème nous présente des petites scènes. Le spectacle y est semblable aux spectacles populaires de la foire. La beauté du personnage principal, Thérèse, est comparée à celle de la rose :

« Thérèse était assise à l'ombre d'un buisson

Les roses palissant à côté de sa joue,

¹ - Francis Pruner, op.cit. 62

² - Cf. Ludmila Charles Wurtz, op.cit., 48

Et, la voyant si belle, un paon faisait la roue »

La comparaison avec la rose et l'attitude admirative du **paon** nous font penser aux deux images baroques : la rose étant un des symboles de la vie courte et de la fuite du temps et le **paon** étant le symbole de métamorphose, de transformation. D'ailleurs l'image du paon peut être symbole du mélange du sublime et de grotesque car ses belles plumes sont symboles du sublime et ses pieds laids symboles du grotesque.

Les oiseaux réapparaissent dans « En écoutant les oiseaux » (L.2, IX), où le poète, « au milieu des branches et des eaux », entend le chant des oiseaux qui lui semble identique à celui des Anges : le chant de **rouge-gorge**, celui du **verdier**, de la **fauvette**, de la **tourterelle**, du **rossignol**, les propos du **hibou** et ceux du **moineau** évoquent la sensation plutôt auditive. Les chants des oiseaux font disparaître le **loup** qui va « songer » auprès des **louves**.

« L'hirondelle au printemps » (L.2, XVI) montre une comparaison entre les hommes et les **hirondelles** : comme celles-ci qui cachent leur nid dans « les vieilles tours », dans « la forêt sombre » ou dans « l'épaisse ramée », les hommes cherchent un « coin désert » et « un abri solitaire » pour cacher leur amour.

Dans « La nichée sous le portail » (L.2, XXVII), l'**hirondelle** réapparaît dans son « nid innocent » pour dire à l'homme qui va prier à l'église, que Jésus-Christ et Dieu protègent aussi bien les bêtes que les hommes.

Une de ces bêtes dont parle Victor Hugo c'est le **lion** qui dans « Baraque de la foire » (L.3, XIX) devient l'interlocuteur du poète : Hugo compare le regard du lion au sien pour dire que la méchanceté de l'homme apparaît dans son regard tandis que le « beau regard » du lion est le symbole de l'immensité de la nature. Ainsi dans « La source » (L.3, VI), le lion et l'aigle sont considérés comme deux rois qui se battent quand ils boivent à la source mais finalement l'aigle dit :

« Nous venons tous deux boire à la même fontaine,

Rois dans les mêmes lieux ;

Je lui laisse le bois, la montagne et la plaine,

Et je garde le ciel. »

A côté de ces oiseaux qui nous fascinent avec leur chant ou leur vol – symbole de la liberté –, à côté de ces bêtes qui représentent la grandeur et « la majesté », dans les

poèmes des *Contemplations* nous voyons Hugo parler des bêtes qui ne nous semblent pas être très en accord avec l'esthétique présentée par tous les poètes romantiques.

Dans le poème XIII du Livre 3 dont le titre est « La Chouette », Victor Hugo parle de plusieurs animaux nobles ou autres, tels que, **Le ver, l'insecte, la chouette, le lion, l'aigle, le taureau, le cheval, le tigre, le crabe, le hibou, l'ours** etc. La chouette représente peut-être le côté triste de l'homme. Mais dans l'ensemble Hugo aime parler de tous les êtres, heureux ou malheureux qui vivent dans la nature.

Au poème XXVII du Livre 3, le poète « aime **l'araignée** » et « aime **l'ortie** » parce qu'on les hait. Ici Victor Hugo a son regard contemplateur sur le monde dans toute sa totalité. Il est intéressant de voir au dernier poème du Livre 6, « Ce que dit la Bouche d'Ombre », cette image de l'araignée qui réapparaît pour se montrer comme ces animaux qui seront réhabilités par Dieu :

« On verra...

L'araignée éclatante au seuil des bleus pilastres,

Luire... ».

Le poème XXX du troisième livre, « Magnitudo Parvi » (Grandeur du petit), nous offre un tableau où le poète accompagné de sa fille dans une atmosphère crépusculaire :

« La pâle nuit levait son front dans les nuées »

lui parle du ciel et de la terre : la fréquence des mots « noirs », « sombre », « ombre », « ténèbres », « nocturne », « abîme », « gouffre » attire l'attention du lecteur et montrent les traits essentiels d'un paysage romantique assez morne. Dans cette nature décrite par Hugo, **le bouc** « bêle », **l'agneau** « danse », **les brebis** « ouvrent l'œil », **le troupeau** « gît sur l'herbe », **le lézard** « vit sous la brume », **l'abeille** semble être la lumière ailée, **l'araignée** ressemble à une « hydre étoilée ». Il faut préciser qu'ici « étoilée » fait allusion à l'araignée qui se trouve dans sa toile et hydre fait allusion à une araignée gigantesque.

Dans la seconde partie des *Contemplations*, la présence de l'espèce animale est moins marquante mais il y a quand même des poèmes qui parlent des animaux, par exemple le poème XI du Livre 5, « Ponto » où Hugo parle de son **chien** qui l'accompagne dans

les bois. Il le présente comme honnête et vertueux et il précise que le chien « ne pouvant se faire homme, s'est fait bête », peut-être parce que l'homme ne peut pas être vertueux !

Dans « Mugitusque Boum » (L.5, XVII) c'est-à-dire le mugissement **des bœufs**, en latin, Victor Hugo parle du cri des bœufs dans la campagne qui malgré l'écoulement des siècles, n'a pas changé et à tous les siècles les poètes en ont parlé. C'est l'aspect intemporel du cri de bœuf qui apparaît dans ce poème.

Dans le dernier poème du Livre 6, « Ce que dit la bouche d'ombre », comme nous l'avons déjà dit, de nouveau, Hugo parle de **l'araignée**, de **l'oiseau**, du **vautour**, du **passereau** pour dire que tous ces êtres seront présents dans ce « commencement » universel. Et tous les animaux qui paraissent laids et détestables seront réhabilités par Dieu.

La nature animale est aussi chère pour Hugo que la nature minérale et la nature végétale, mais dans cette nature animale il a plus de l'occasion de présenter le sublime et le grotesque ensemble. On voit que dans les poèmes des *Contemplations* les animaux soit disant aristocrates et nobles de la nature se trouvent à côté des animaux laids et malheureux. Chez Hugo il y a l'amour de la création dans toute sa totalité : il faut aimer la Nature telle qu'elle est sans oublier l'égalité entre toutes les créatures.

Donc on peut dire que l'esthétique de Hugo est celle de la totalité, ce qui fait disparaître dans la vision de Victor Hugo, toutes les distances, que ce soit dans la pensée de l'homme, dans l'espace, dans le temps et entre les créatures. Tout ce qui est dans le monde matériel et dans le monde spirituel entre dans cette totalité sans aucune exception et chaque poème des *Contemplations* est une expression de cette totalité.

Chapitre III :

L'être humain présenté au cœur de la nature

III - 1 La femme dans la description hugolienne de la nature

III - 2 L'amour et l'adolescence dans la nature hugolienne

III - 3 Comment les enfants sont présentés dans la nature hugolienne ?

Chapitre III

L'être humain présenté au cœur de la nature

Dans le chapitre précédent nous avons essayé de montrer que Victor Hugo est un vrai poète de la nature et dans cette nature qu'il décrit rien ne passe inaperçu : il est contemplateur du Bien et du Mal, aussi bien dans la nature animale et végétale que dans la nature humaine. Dans cette contemplation, Victor Hugo est souvent témoin de la grandeur, de la faiblesse et de la déchéance de l'être humain. Tantôt il voit l'homme dans sa jeunesse (cf. « Vieille chanson du jeune temps », L.1, XIX), en pleine beauté (cf. « La fête chez Thérèse », L.1, XXII), en pleine innocence (cf. « Mes deux filles », L.1, III), tantôt il le voit en pleine misère (cf. « Melancholia » L. 3, II) ; il y a des moments où il s'adresse aux « Mères en deuil » (cf. « Le revenant », L.3, XXIII), d'autres moments où il parle à sa fille (cf. « A ma fille » L.1, I). Parfois son interlocuteur est « Le fils d'un poète » (cf. L.5, II) et parfois « Un Poète aveugle » (cf. L.1, XX) ou bien les anges (cf. « Aux anges qui nous voient », L.6, XIII). Tous les êtres humains qu'ils soient hommes ou femmes, enfants ou adolescents, jeunes ou vieux, peuvent devenir ses interlocuteurs.

Dans ce chapitre nous allons d'abord voir comment la femme est présentée dans la nature décrite par Hugo dans *Les Contemplations*.

III-1 La femme dans la description hugolienne de la nature

Dans ses poèmes des *Contemplations*, en parlant de **la femme**, Victor Hugo a l'air de la respecter.

« Les femmes sont sur la terre
Pour tout idéaliser ;
L'univers est un mystère
Que commente leur baiser. » (L.2, XI)

Mais ce « mystère de l'univers » que « le baiser de la femme commente », parfois intimide le poète, de sorte qu'il sent être stupide face au personnage féminin qui l'accompagne ; par exemple dans « La vieille chanson du jeune temps » (L.1, XIX)

nous voyons le poète paraître très naïf par rapport à **Rose** qui l'accompagne dans une promenade dans les bois. C'est en sortant des bois que le poète comprend le sens des gestes de la jeune fille qui voulait le séduire. Ce poème est un récit dans le passé où les verbes tels que « vint », « leva », « vit » etc. montrent les gestes successifs et les imparfaits tels que « marchais », « parlais », « semblait » montrent la durée. L'emploi du verbe « voir » au négatif, deux fois de suite - ce qui peut être appelé « anaphore » - nous montre que le poète était incapable de « voir » les beaux moments qu'il avait passés à côté de **Rose** ! L'évolution de l'espace est montrée par l'emploi des verbes de mouvement tels que « je marchais », « je la suivais » et par l'entrée dans le bois, la traversée du bois, la sortie du bois (vers 2, 30 et 34). Il y a une alternance entre « je » (le poète adolescent) et « elle » (la jeune fille qui s'appelle Rose) mais on peut dire que « Je » et plutôt passif vis-à-vis de « Elle » qui paraît active et un peu autoritaire. Dans ce poème le paysage de la nature est en accord avec une scène d'amour entre adolescents, une scène qui se trouve dans beaucoup de chanson populaire, c'est pourquoi le titre est « La vieille chanson ».

L'amour est souvent un élément présent dans les descriptions hugoliennes de la nature, ce qui va être le sujet d'étude de la deuxième partie de ce chapitre. Cependant selon Pol Gaillard « l'amour des hommes et des femmes n'est pas lié au printemps, il ignore les saisons, c'est lui qui illumine ou qui aveugle le ciel de l'âme »¹ :

« Tu peux, comme il te plaît, me faire jeune ou vieux.
(...)
Tu peux m'emplir de brume ou m'inonder d'aurore.
(...)
Joyeux, j'ai vingt-cinq ans ; triste, j'en ai soixante. » (L. 2, VIII)

Dans le poème X du premier livre, « A Madame D. G. de G. » (c'est Madame Delphine Gay), ce respect pour la femme est tellement grand chez Victor Hugo que le poète dit :

« Vous avez la splendeur des astres et des roses. »

¹ - Pol Gaillard, op.cit. , 30

Il compare la beauté de « Madame » à celle des astres dans le ciel et à celle des roses sur la terre.

Selon Ludmila Charles Wurtz, « La poétesse **Delphine Gay** ... initia Victor Hugo au spiritisme »¹. Donc c'est elle qui a créé de contact entre Victor Hugo et sa fille Léopoldine, dans les séances des tables tournantes.

Dans « Vers 1820 » (L.1, XVI), Hugo s'adresse à **Denise**, l'épouse de son ancien maître. Peut-être le mois d'Avril dont Hugo parle dans ce poème est le mois d'amour pour le poète c'est pourquoi il pense que quand le mari de Denise entre en classe, son épouse rêve à un amour entre elle et l'étudiant de son mari. C'est un des cas rares dans *Les Contemplations*, que le poète parle de l'infidélité de la femme.

Dans « La fête chez Thérèse » (L.1, XXII), dont nous avons déjà parlé au chapitre précédent, les personnages qui apprécient la douceur de la nature, sont anonymes (« l'un, l'autre »). Mais il y a des précisions sur la beauté de **Thérèse**, sur ses « yeux de diamant » qui sont en accord avec « son jardin charmant » (cf. p. 35).

Dans « L'enfance » (L.1, XXIII) le poète présente une scène où **la mère** est en train de mourir à côté de son enfant qui chante. Il n'y a aucune description de la nature mais la scène est triste.

Le deuxième livre des *Contemplations*, comme nous avons déjà dit, est le livre des amours : Hugo parle de ses souvenirs avec **Juliette Drouet**, par exemple dans « Nous allions au verger » (L.2, VII), il parle de la beauté de sa bien-aimée en décrivant « ses bras de marbre », « sa gorge blanche » et « ses petits doigts ». Dans « Mon bras pressait ta taille frêle » (L.2, X), le poète parle d'un souvenir lointain où sa bien-aimée le regardait avec son « beau regard d'étoile ». Dans « Les femmes sont sur la terre » (L.2, XI), il parle des **femmes** en général en disant :

« Tout objet qui charme ou rêve
Tient des femmes sa clarté ».

« Eglogue », le poème XII du deuxième livre, présente une description de la nature où le poète raconte le souvenir d'une promenade dans le passé avec sa bien-aimée mais tout d'un coup ce souvenir qui a l'air d'être réel donne sa place à un souvenir imaginaire car le « titan centenaire », le géant mythologique, apparaît dans ce paysage

¹ - Cf. Ludmila Charles Wurtz, op.cit., 66

paradisique pour faire peur à deux amoureux : ils essayent de se cacher pour que personne ne soit « jaloux de leur amour ». Ici le lecteur se trouve face à un tableau où le sublime et le grotesque se mêlent pour donner une image à la fois belle et effrayante à voir car dans ce beau paysage de la nature, on est soudain surpris par l'apparition de l'image de « titan ».

Le poème XIV du deuxième livre, « Billet du matin », montre, de nouveau, un souvenir raconté dans une atmosphère paradisiaque. Le poète désire pour lui et sa bien-aimée

« Le sourire de l'aube et l'odeur de la rose,

(...)

...l'infini pour sphère et pour milieu,

L'éternité pour âge ... »

« Paroles dans l'ombre » (L.2, XV) est un autre poème où nous trouvons le poète à côté de sa bien-aimée qui est comme « une colombe » et lui comme « un lion ». La jeune femme lui demande de la regarder « de temps en temps » « quand (il est) ainsi tout un soir dans (ses) livres ».

Dans « Sous les arbres » (L.2, XVII) nous voyons deux amoureux marcher, l'un à côté de l'autre, en pleine nature, et « parler de leurs amours ». Dans ce poème Hugo en parlant des fleurs et de la création, compare l'âme de la femme au parfum des fleurs:

« Le parfum de la fleur est votre petite âme

Et l'âme de la femme est votre grand parfum ! »

Ici on trouve l'image du petit face au grand : l'âme de la femme lui semble petite à cause de sa fragilité, et grande à cause de sa générosité. Cela peut être signe de respect pour la femme.

« N'envions rien » (L.2, XIX) présente certaines idées de Victor Hugo sur la femme et sur l'avenir des hommes :

« ... nous irons dans la sphère

De l'éther pur ;

La femme y sera lumière,
Et l'homme azur ; »

Selon Ludmila Charles Wurtz ici le poète fait allusion aux beautés célestes que certains Livres Saints promettent aux fidèles dans le paradis¹.

La plupart des poèmes de ce livre 2 nous parlent de la femme et de l'amour. Nous en parlerons de nouveau dans la partie concernant l'amour dans la description hugolienne de la nature.

Dans le troisième livre, « Les luttes et les rêves », « les maux dont le poète est témoin, la misère sociale et morale, (...) assombrissent les rêves des livres précédents »². C'est peut-être pourquoi nous y avons moins de descriptions de la nature accompagnée d'une description de la femme telle qu'on voit dans le Livre 2 des *Contemplations*.

Le poème XIV du livre 3, « A la mère de l'enfant mort », est un poème écrit, selon Ludmila Charles Wurtz, pour le second deuil de la sœur d'Auguste Vacquerie, une mère qui avait perdu deux enfants. Mais le titre du poème « élargit son référent »³ : « le poème s'adresse à toutes les femmes en deuil, et au poète lui-même, qui dit avoir été faible comme une mère (cf. L.4, XV, v. 113) »⁴.

Dans ce poème Victor Hugo généralise le cas de toutes les mères en disant :

« Que, tant qu'on est petit, la mère sur nous veille,
Mais que plus tard on la défend ;
Et qu'elle aura besoin, quand elle sera vieille,
D'un homme qui soit son enfant ; »

Deux autres poèmes du Livre 3 a pour sujet le deuil des parents : « Epitaphe » (L.3, XV) et « Le revenant » (L.3, XXIII). Ce dernier s'adresse aux mères en deuil pour dire qu'un nouveau-né peut remplacer l'enfant mort. La mère tout en mettant un autre enfant au monde pense à cet enfant qu'elle a perdu mais le nouveau-né lui fait savoir qu'il est « le revenant » de cet enfant mort.

¹ - Ibid, 144

² - Catherine Balaudé-Treilhou, *Hugo*, Paris, Nathan, coll. Balise, 1991, 33

³ - Ludmila Charles Wurtz, op. cit. 205

⁴ - Ibid.

« Devant le berceau froid de son ange éphémère,
Se rappelant l'accent dont il disait : -Ma mère, -
Elle songeait muette, assise sur son lit.

(...)

Le jour vint ; elle mit un autre enfant au monde,
Et le père joyeux cria : -C'est un garçon.
Mais le père était seul joyeux dans la maison ;
La mère restait morne, et la pâle accouchée,
Sur l'ancien souvenir toute entière penchée,
Rêvait ; on lui porta l'enfant sur un coussin ;
Elle se laissa faire et lui donna le sein ;
Et tout à coup, pendant que, farouche, accablée,
Pensant au fils nouveau moins qu'à l'âme envolée,
Hélas ! et songeant moins aux langes qu'au linceul,
Elle disait : -Cet ange en son sépulcre est seul !
- Ô doux miracle ! ô mère au bonheur revenue ! –
Elle entendit, avec une voix bien connue,
Le nouveau-né parler dans l'ombre entre ses bras,
Et tout bas murmurer : -C'est moi. Ne le dit pas. »

Le poème V du Livre 4, « A Mademoiselle Louise B. », comme le titre montre est dédié à **Louise Bertin**, musicienne, la fille de Louis-François Bertin, le propriétaire de la maison des Roches où la famille Hugo a passé plusieurs été (cf. p.10). Dans ce poème Hugo lui parle de leurs souvenirs communs aux Roches où le père de Louise Bertin aussi bien que la fille de Victor Hugo étaient encore vivants. Donc les souvenirs des Roches se confondent avec celui des morts. Victor Hugo qui, à Marine-Terrace, en écrivant ce poème, contemple l'océan, y voit la fuite du temps :

« Nous vivons tous penchés sur un océan triste.

L'onde est sombre. Qui donc survit ? Qui donc existe ?

Ce bruit sourd, c'est le glas.

Chaque flot est une âme ; et tout fuit, rien ne brille.

Un sanglot dit : Mon père ! Un sanglot dit : Ma fille !

Un sanglot dit : Hélas ! »

« Dolorosae »(L.5, XII) est le poème adressé à **Adèle**, la mère de Léopoldine, pour lui dire que le souvenir de leur fille morte est toujours avec eux. Dans ce poème Hugo apprécie « la femme forte » qui a pu supporter la douleur de la mort de sa fille depuis douze ans.

Le poème XIV du Livre 5, « Claire P. » est un poème adressé à **Claire Pradier**, la fille unique de Juliette Drouet – compagne illégitime de Victor Hugo et la femme pour qui il a écrit la plupart des poèmes du Livre 2 des *Contemplations*. Claire Pradier est morte à vingt ans (selon Ludmila Charles Wurtz). En réalité Victor Hugo parlera du deuil de sa propre fille dans ce poème qui est dédié à Claire Pradier :

« Claire, tu dors. Ta mère, assise sur ta fosse,
Dit : -Le parfum des fleurs est faux, l'aurore est fausse,
L'oiseau qui chante au bois ment, et le cygne ment,
L'étoile n'est pas vraie au fond du firmament,
Le ciel n'est pas le ciel et là-haut rien ne brille,
Puisque, lorsque je crie à ma fille : « Ma fille,
« Je suis là. Lève-toi ! » Quelqu'un le lui défend ;
Et que je ne puis pas réveiller mon enfant ! »

Dans « L'apparition » (L.5, XVIII) la femme se présente sous forme d'un ange qui vient prendre la vie du poète. Mais quand le poète lui demande qui est-il ? Il répond qu'il est l'ange de l'amour. Dans le livre 6, à plusieurs reprises des anges apparaissent mais ces anges présentent plutôt l'image de sa fille Léopoldine.

« Pasteurs et troupeaux » (L.5, XXIII) est un poème dédié à « **Madame Louise Colet** », « femme de lettres dont le salon réunissait nombre d'écrivains célèbres et de poètes (Musset, Vigny, Flaubert), (elle) aidait Hugo à faire parvenir ses lettres en France »¹.

Ce poème présente différentes images de la nature : une image calme et apaisante ; une image violente. D'abord il y a une présentation générale de la nature charmante et gaie où « la fauvette met de travers son bonnet » (signe de l'ironie), où « une petite mare » ride « sa face ... pour la fourmi qui passe » (encore signe de l'ironie) mais à

¹ - Ibid, 374

partir du vers 18 le poète commence à parler de « l'océan grondant à l'horizon ». Le poète mélange également le sublime et le grotesque en parlant de « la roche hideuse » et de la jeune bergère aux yeux bleus. Et finalement les agneaux qui « bondissent » « dans le pré plein de fleurs » sont assimilés aux « moutons sinistres de la mer » qui se bougent violemment sous le vent est difficile de comprendre pourquoi ce poème est dédié à Louise Colet, peut-être parce que Louise Colet venait de publier un poème intitulé *La Paysanne*¹ qui peut être en rapport avec cette jeune bergère des « Pasteurs et Troupeaux ».

Le dernier poème du cinquième livre qui montre l'image de la femme, est le poème XXIV, « J'ai cueilli cette fleur ... ». L'image de cette fleur que le poète a cueilli est liée au coucher du soleil et à la tristesse du poète parce que quand on cueille une fleur c'est la fin de la vie de cette fleur: l'allusion au « gouffre noir » et l'emploi des adjectifs « âpre », « morne », « sombre », « amère » montrent ce sentiment de tristesse. Le poème est le récit d'une promenade sur la colline. L'expression « j'ai cueilli cette fleur pour toi » apparaît deux fois dans le poème (c'est une anaphore), ce qui montre l'insistance du poète sur son geste d'offrir « cette fleur ». Cependant l'image d'une fleur qui est cueillie peut présenter la mort de cette fleur mais comme cette fleur va être offerte à la femme aimée et Hugo va faire un poème sur ce geste, on pourra peut-être dire que la mort de cette fleur est l'inspiration pour la création d'un poème qui s'appelle « J'ai cueilli cette fleur ... ». A la fin du poème, le poète dit :

« Oh ! Comme j'étais triste au fond de ma pensée
Tandis que je songeais, et que le gouffre noir
M'entraîna dans l'âme avec tous les frissons du soir ! » ?

Peut-être parce que la mort de la fleur est signe d'une destruction qui aboutit à la création d'un poème. Il faut préciser que Victor Hugo est un poète qui croyait à l'incarnation et ce changement de la fleur en poésie est une sorte d'incarnation. Donc la fin de ce poème peut avoir une signification qui montre la philosophie de l'existence chez Victor Hugo : l'incarnation.

¹ - Ibid.

Le poème VIII du Livre 6, « Claire » permet de nouveau à Victor Hugo de parler, grâce à Claire Pradier, des souvenirs de Léopoldine en insistant sur sa beauté, sa simplicité et sa vie courte.

Dans ce dernier Livre des *Contemplations* bon nombre de poèmes font allusion à **Léopoldine**. Nous en parlerons dans la dernière partie de ce chapitre.

Dans l'ensemble la femme présentée dans la nature hugolienne évoque souvent l'image des femmes qui ont partagé la vie de Victor Hugo :

-celle d'**Adèle Foucher**, son épouse et la mère de ses enfants, de qui il parle souvent en tant que « mère en deuil » ;

-celle de **Juliette Drouet**, sa bien-aimée, à qui il a dédié beaucoup de ses poèmes, surtout ceux du Livre 2 .

Ou elle évoque l'image

-des femmes célèbres soit écrivains, soit musiciennes ;

-celle de l'épouse ou de la fille de certains de ses amis ;

-celle de Léopoldine.

Dans ses descriptions de la femme, Victor Hugo ne fait pas le portrait de la femme de la tête au pied, non plus une description qui contient tout un paysage, mais il évoque parfois la bouche de la femme aimée ou son cou de neige (cf. « La coccinelle » L.1, XV), parfois ses pieds nus et ses cheveux (cf. « Elle était déchaussée, elle était décoiffée », L.1, XXI).

Souvent quand il y a l'image de la femme, il y a aussi celle de l'amour. C'est notre objet d'étude au passage suivant.

III - 2 L'amour et l'adolescence dans la nature hugolienne

Victor Hugo est un romantique, et chez lui tout part du cœur et du sentiment, la vue de la misère de l'homme provoque son émotion, la vue d'une fleur isolée au sommet d'une colline lui donne envie de la cueillir et de l'offrir avec amour à sa bien-aimée. Ses poèmes de la nature sont souvent des poèmes de l'amour aussi : chez lui l'amour et la nature sont liés. L'amour est souvent source de bonheur et de joie. Mais pour montrer l'aspect fugitif de cet amour, il en parle dans des poèmes assez courts ; peut-être il ne veut pas donner une longue description de ses sentiments amoureux. Dans ses poèmes des *Contemplations*, il y a bon nombre de récits amoureux qui montrent deux adolescents en pleine nature. Prenons l'exemple d'une série de poèmes courts du

premier Livre, tel que le poème XI, « **Lise** », dont nous avons déjà parlé dans les pages précédentes. Dans ce poème le poète n'a que douze ans et la jeune fille seize. Dans le poème XIII, « A propos d'Horace », l'adolescent Victor Hugo (il a seize ans dans le poème) tout en parlant de ses lectures des textes sur Horace, comme devoir d'école, parle de son « rendez-vous avec **la fille du portier** ». « La coccinelle » (L.1, XV), présente aussi un souvenir des amours d'adolescence en pleine nature où la « **belle** », sous prétexte qu'une « coccinelle » la « tourmente » sur le cou, offre ses lèvres au jeune Victor Hugo mais lui, il laisse tomber l'occasion par « bêtise », et de cette histoire d'amour, il tire une conclusion :

« Les bêtes sont au bon Dieu ;
Mais la bêtise est à l'homme »

Ce n'est pas le seul poème où Victor Hugo parle de sa bêtise devant une jeune fille aimée mais dans « Vieille chanson » (L.1, XIX) aussi il ne voit « les pieds nus » de **Rose** « qu'en sortant des grands bois sourds ».

« Elle était déchaussée, elle était décoiffée » (L.1, XXI) montre également une scène de rencontre à la campagne : c'est une scène de rencontre traditionnelle et un moment heureux où il y a une alternance entre « je » et « elle » ; « je » c'est Victor Hugo adolescent et « elle » c'est **la jeune fille** dont l'air un peu sauvage séduit le jeune homme, un air qui est en accord avec le paysage campagnard. La répétition de « elle » souligne l'importance de l'image d'adolescente. L'insistance sur « déchaussée » et « décoiffée » montre une sorte de désordre chez la jeune fille et à la fin du poème, l'expression « ses cheveux dans les yeux » montre de nouveau ce désordre. Comme nous avons dit ce désordre qui montre une sorte de simplicité, rapproche l'image de la jeune fille à celle de son environnement. La jeune fille ne parle pas mais répond à l'invitation du jeune homme par le regard qui est un thème souvent présent dans les scènes des premiers rencontres.

Dans certains poèmes du Livre 2 bien que Victor Hugo ne parle pas des souvenirs d'amour précis, il parle de l'amour en général : par exemple dans « Je sais bien qu'il est d'usage » (L.2, XVIII), il dit :

« Il resterait peu de choses
A l'homme, qui vit un jour,

Si Dieu nous ôtait les roses,
Si Dieu nous ôtait l'amour ! »

Dans « Aimons toujours ! Aimons encore ! » (L.2, XXII), il y a partout la répétition des mots « aimer » et « amour ».

Dans le poème IX du Livre 3, « Jeune fille, ta grâce emplit tes dix-sept ans », le poète apprécie la beauté de **Claire Pradier**, la fille de Juliette Drouet, qui au moment où Victor Hugo écrit ce poème, n'a que dix-sept ans : Hugo assimile son visage au « printemps » et à « l'été », sa « main » au « lys », sa « joue » à « la fleur », son « souffle » à « l'encens » et sa personne à « l'aurore aux cheveux pleins d'étoiles ».

Dans « l'Amour » (L.3, X), Victor Hugo parle de l'Amour comme « une magie impie et criminelle » qui sera « le dernier sorcier qu'on brûle ».

Dans les trois livres d'« Aujourd'hui » nous n'avons presque pas de poème qui parle de l'amour d'adolescence. Mais l'amour en général, que ce soit l'amour entre lui et la femme aimée, que ce soit l'amour maternel ou paternel, l'amour de l'humanité, l'amour dans toute ses formes, préoccupe la pensée de Victor Hugo. Et souvent quand il parle de l'amour, il parle aussi de la nature. L'amour, chez Victor Hugo, peut aussi bien s'accorder à la nature sauvage qu'à la nature harmonieuse : dans « Eglogue » (L.2, XII)

« ...sous vingt coups de tonnerre,
(Le titan) se tordait dans ce gouffre où le jour n'ose entrer ;
Et d'horribles vautours au bec impitoyable,
Attirés par le bruit de sa chute effroyable,
Commençaient à le dévorer. »

L'amour continue à s'accorder à la nature sauvage comme il peut s'accorder à la nature harmonieuse dans « Après l'hiver » (L.2, XXIII) :

« La branche au soleil se dore
Et penche, pour l'abriter,
Ses boutons qui vont éclore
Sur l'oiseau qui va chanter.

L'aurore où nous nous aimâmes
Semble renaître à nos yeux ;
Et mai sourit dans nos âmes
Comme il sourit dans les cieux. »

Mais l'amour dont Hugo parle davantage dans les trois livres d' « Aujourd'hui » c'est son amour pour Léopoldine, ce qui sera notre objet d'étude dans le passage suivant.

III - 3 Comment les enfants sont présentés dans la nature hugolienne ?

Bon nombre de poèmes des *Contemplations* font allusion à l'enfant et surtout à cet enfant, Léopoldine, que Victor Hugo aimait tant et dont la vie était si courte. Dès le premier livre et le premier poème on voit la présence de son enfant dans *Les Contemplations*. Mais c'est plutôt à partir du troisième livre que Victor Hugo va parler de l'enfant et surtout de sa fille Léopoldine.

Le premier poème d' « Autrefois », « A ma fille » (L.1, I) est plus ou moins sous forme d'une leçon de vie que Victor Hugo donne à sa fille, une leçon où il parle du « ciel » qui « baigne de ses pleurs / nos aurores » et où il invite sa fille à ne rien « haïr » et à « tout aimer ». Dans la première strophe, le poète dit :

« Ô mon enfant, tu vois, je me soumets.
Fais comme moi : vis du monde éloignée ;
Heureuse ? Non ; triomphante ? Jamais.
-Résignée !- »

Selon Ludmila Charles Wurtz, cette strophe « entre en résonance avec un vers du poème « A Villequier » (L.6, XV) »¹ où le poète dit : « Et mon cœur est soumis, mais n'est pas résigné ». On voit que la résignation à laquelle Victor Hugo invite sa fille dans ce poème, ne lui est pas admissible après la mort de sa fille dans « A Villequier ».

Dans le poème III de ce livre, « Mes deux filles », Victor Hugo décrit ses deux filles qui, semblables au « cygne » et à « la colombe », sont assises au seuil du jardin, et

¹ - Ludmila Charles Wurtz, op. cit. 35

« sur elles / un bouquet d'œillets blancs ... se penche » : c'est un beau tableau des deux petites filles de Victor Hugo.

A la suite de ce poème nous n'avons presque pas d'allusion à l'enfant jusqu'au troisième livre où dans le long poème « Melancholia » (L.3, I) qui se trouve au début du livre 3, Hugo décrit la misère humaine et surtout parle de la situation des enfants qui sont devenus de véritables esclaves dans les usines. Il parle également d'une « mère au profil décharné » qui porte un enfant et qui « se lamente au milieu de la rue », il parle d'« une fille au doux front » qui n'a plus « droit au bonheur, à la joie, à l'amour ». Dans ce tableau de la misère humaine que le poète présente, on dirait que la misère qui est le résultat de l'injustice des hommes, est un monstre qui dévore le peuple, surtout les enfants ; ces enfants sont exploités par des « millionnaires » qui semblent être des « honnêtes hommes » dans la société. Ayant vu toutes ces misères, Hugo dit dans le dernier poème du Livre 6, « Ce que dit la bouche d'ombre » (L.6, XXVI), que « Dieu fit l'univers, l'univers fit le mal » et en tant qu'homme qui croit en religion, il finit son sixième livre en disant :

« ... Le mal expirera, les larmes
Tariront ; plus de fers, plus de deuils, plus d'alarmes ;
L'affreux gouffre inclément
Cessera d'être sourd, et bégaiera : Qu'entends-je ?
Les douleurs finiront dans toute l'ombre : un ange
Crierait : Commencement ! »

Dans « Mélantholia », il n'y a pas de description de la nature extérieure mais il y a celle de la nature humaine qui, pour son propre intérêt, envoie « les enfants », « les filles de huit ans » « travailler ... de l'aube au soir » et de « faire éternellement / dans la même prison le même mouvement ». Cependant tout en parlant de ce maudit travail des enfants, Victor Hugo souligne qu'il y a une différence entre le vrai travail qui donne un sens à la vie humaine et qui conduit au bonheur et ce travail des enfants qui est un affreux esclavage.

Dans le poème XIV du livre 3, Victor Hugo s'adresse « A la mère de l'enfant mort » c'est-à-dire la sœur d'Auguste Vacquerie. Nous avons déjà parlé de ce poème dans le passage précédent (cf. p. 42). Dans le poème suivant, « Epitaphe » (L.3, XV), le poète parle de nouveau de l'enfant mort de la sœur d'Auguste Vacquerie et il se plaint de

Dieu qui est créateur de toutes ces beautés de la nature, mais qui a « pris cet enfant à sa mère » et qui l'a caché « sous des touffes de fleurs ». C'est un court poème écrit sous forme d'élégie.

« Chose vue un jour de printemps » (L.3, XVII) est un autre poème qui nous donne un tableau de la misère humaine : quatre enfants « pleuraient et la mère était morte ». C'est la description de la vie d'une mère qui a déjà perdu son mari et qui travaille jour et nuit pour faire vivre ses enfants mais finalement elle meurt de faim. Dans ce poème Victor Hugo parle d'une nature qui nourrit les oiseaux, les bêtes sauvages, qui « en ses profondeurs fauves / fait manger le chacal, l'once et le basilic » mais qui laisse l'homme mourir de faim !

Le court poème XXV du livre 3, « L'enfant, voyant l'aïeul ... », décrit un enfant qui vole « un brin de la quenouille » à son « aïeule » pour faire « une quenouille à sa grande poupée ». C'est tout à fait comme un tableau dessiné à la plume, c'est-à-dire un tableau de peinture qui présente une scène du filage de la laine et de l'enfant qui profite de l'occasion pour voler la laine à sa grand'mère.

Le poème XXX du livre 3, « Magnitudo Parvi » dont nous avons déjà parlé dans le chapitre I, est un poème qui est, selon Ludmila Charles Wurtz, à la fois comme un adieu à « Autrefois » (le père et la fille se tenant par la main) et comme l'entrée dans « Aujourd'hui »¹. Le tableau montre le poète accompagné de sa fille dans une atmosphère crépusculaire :

« La pâle nuit levait son front dans les nuées »

Le poète parle à sa fille des splendeurs du ciel en lui disant :

« Si nous pouvions franchir ces solitudes mornes,

...

S'il nous était donné de faire

Ce voyage démesuré,

Et de voler, de sphère en sphère,

A ce grand soleil ignoré ; »

¹ - Ludmila Charles-Wurtz, op. cit., 240

Ce qui montre le désir du père à voyager au ciel avec sa fille.

Ce poème nous offre un tableau où l'ombre et la lumière dominent : la fréquence des mots « noirs », « sombre », « ombre », « ténèbres », « nocturne », « abîme », « gouffre » à côté des « feux jumeaux » qui « brillaient comme une double lampe » - à propos desquels Hugo parle longuement à sa fille - crée une atmosphère de clair-obscur propre aux poésies romantiques.

« Trois ans après » (L.4, III) c'est le premier poème où Victor Hugo parle de la mort de sa fille en s'adressant à ses interlocuteurs qui sont ses amis :

« Elle nous quitta pour la tombe ;
Et vous savez bien qu'Aujourd'hui
Je cherche, en cette nuit qui tombe,
Un autre ange qui s'est enfui ! »

Dans ce poème Victor Hugo parle dans un discours de différents styles : au style direct qui rapporte ses paroles : « Je suis terrassé par le sort » et les paroles de sa fille : « Est-ce que mon père m'oublie / et n'est plus là, que j'ai si froid ? », au style indirect qui rapporte les paroles de ses interlocuteurs : « ... vous me dites / qu'il faut ... / guider les foules décrépites / vers les lueurs de l'horizon ». A travers ces différentes sortes de discours il montre d'une part sa situation du père de l'enfant mort qui cherche une solitude pour voir sa fille « au fond des étoiles » et d'autre part sa situation du poète qui doit guider l'humanité. Mais les poèmes des livres suivants vont montrer que cette hésitation entre deux situations ne va pas durer longtemps et Victor Hugo finira par devenir de nouveau, un poète engagé qui parlera des problèmes de l'humanité et il cherchera sa consolation de la mort de sa fille dans les séances des tables tournantes où il attendra l'apparition de l'esprit de sa fille aimée.

Dans « Oh ! Je fus comme fou dans le premier moment » (L.4, IV), Hugo parle de son deuil et de l'état dans lequel il se trouvait après la mort de Léopoldine. Le poème suivant « Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin » (L.4, V) est de nouveau un souvenir du moment où Léopoldine était un enfant et elle venait tous les jours dans la chambre de son père pour lui dire : « Bonjour, mon petit père ».

A propos du poème VI de ce livre 4, « Quand nous habitons tous ensemble », nous avons déjà parlé au premier chapitre. Le poème suivant « Elle était pâle et pourtant rose » (L.4, VII) est de nouveau un souvenir de l'époque où les deux filles de Victor

Hugo étaient enfants et s’amusaient à toucher et regarder la Bible de leur père : les yeux du père « s’enivraient » de voir ses deux filles pencher leur « front charmant », sur la Bible, sans pouvoir lire et comprendre :

« Sur Moïse et sur Salomon,
Sur Cyrus qui vint de la Perse,
Sur Moloch et Léviathan,
Sur l’enfer que Jésus traverse,
Sur l’édén où rampe Satan ! ».

Le poème IX du livre 4, « Ô souvenir ! Printemps ! Aurore ! », dont nous avons parlé dans le chapitre I, font allusion aux enfants du poète.

Le poème XIV, « Demain, dès l’aube... » est un des plus célèbres poèmes de Victor Hugo : c’est un pèlerinage à la tombe de Léopoldine, un pèlerinage souhaité par le poète. Le poème présente un tableau où, dans un cimetière blanchi par l’aube, un homme « au dos courbé », « les mains croisées », dépose « un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur » sur une tombe : un tableau assez triste ! La structure du poème souligne la progression dans le temps et dans l’espace : le voyage du poète pour arriver à la tombe de sa fille commence dès l’aube et au retour il est témoin de « l’or du soir qui tombe », c’est-à-dire c’est le moment crépusculaire. La progression dans l’espace est exprimée par des compléments de lieu qui montrent les différents éléments de la nature (« la forêt », « la montagne »). Les verbes de mouvement tels que partir, aller, marcher, arriver montrent les différentes étapes de ce voyage du poète vers la tombe de sa fille.

Le poème XVII du livre 4, « Charles Vacquerie » est dédié au mari de Léopoldine : lorsque Léopoldine est tombée dans la Seine son mari s’est précipité pour la sauver mais il s’est noyé avec elle. Victor Hugo s’adresse à deux noyés en disant :

« ...-Ô mes douloureux et sombres bien-aimés !
Dormez le chaste hymen du sépulcre ! Dormez !
Dormez au bruit du flot qui gronde
Tandis que l’homme souffre, et que le vent lointain
Chasse les noirs vivants à travers le destin,
Et les marins à travers l’onde ! »

« Aux Feuillantines » (L.5, X) c'est le poème où Victor Hugo raconte comment lui et ses deux frères, tout petits, jouaient dans le jardin des Feuillantines, la maison où ils habitaient avec leurs parents. La scène qui nous fait voir les trois garçons qui feuilletaient la Bible nous rappelle cette scène du poème VI du livre 4 où les deux filles du poète ont leur tête penchée sur la Bible, dans la chambre de leur père.

« A celle qui est restée en France » est le poème épilogue, le dernier poème qui ferme *Les Contemplations* : nous y avons un beau tableau du passé qui montre le poète rêveur, « seul, sans voir, sans penser, sans parler, / Sachant bien qu'(il irait) où (il devait) aller » : à la tombe de sa fille. C'est une image qui semble être une obsession de Victor Hugo, après la mort de Léopoldine. « Demain, dès l'aube » montre plus ou moins la même image. Dans « A celle qui est restée en France », Victor Hugo parle de Léopoldine comme une « lueur » qui sort de « la pierre du tombeau ». C'est un paysage à imaginer, on dirait la lumière qui sort de l'obscurité, de l'abîme, une lumière qui représente l'âme de Léopoldine.

D'ailleurs dans une des premières séances des tables tournantes à laquelle assiste Victor Hugo en 1853, comme nous le dit Pol Gaillard, « sans aucun doute, par curiosité naturelle chez lui de tout ce qui est nouveau », « la table s'agite

-Qui es-tu ? demande Mme Girardin.

-Fille morte.

Tous les assistants bouleversés pensent à Léopoldine. Charles Hugo, fils aîné de l'écrivain, répète :

-Qui es-tu ?

-Ame soror (âme sœur)

Pour le coup, Victor Hugo interroge lui-même :

-Où es-tu ?

-Lumière.

-Que faut-il faire pour aller à toi ?

-Aimer. »¹.

Donc c'est peut-être sous l'influence de cette séance qu'en parlant de sa fille en 1855, dans « A celle qui est restée en France », il fait allusion à la lumière. Le poème se termine par ces deux vers :

¹ - Pol Gaillard, op.cit. 56

« De clartés, de lueurs, vaguement enflammées
Le gouffre monstrueux plein d'énormes fumées ».

Chez Victor Hugo souvent la nature devient le lieu des moments partagés entre Hugo et la femme qu'il aime, entre Hugo et sa fille Léopoldine ; elle devient un lieu favorable pour parler des souvenirs d'amour, pour parler des mères et des enfants, pour parler de la tombe, pour parler des images douce et fantastiques, et pour faire des poèmes harmonieux. Dans le chapitre suivant nous allons voir quel rapport peut-il exister entre la nature et le poète pour que celui-ci puisse créer des métaphores, des comparaisons, des jeux poétiques et donner plus d'effet aux souvenirs racontés.

Chapitre IV :

Le rapport entre l'homme et la nature dans *Les Contemplations*

IV – 1 L'homme face à la nature visible et invisible

IV - 2 La nature est « un état d'âme »

IV- 3 Le moi, le monde et le mot

Chapitre IV

Le rapport entre l'homme et la nature dans *Les Contemplations*

L'homme a toujours imité la nature dans ses activités artistiques et littéraires. Victor Hugo qui est poète et peintre à la fois trouve toujours dans la nature une inspiration pour écrire ses poèmes. Dans la description hugolienne, la nature possède, comme l'homme, une âme, du « vers de terre/ dont la bave reluit » (cf. « A la fenêtre pendant la nuit », L. 6, IX) à « l'Océan blêmi », au vent qui « fit naître des roses », nous parlent du mystère du monde et nous disent « des mots sans suite/ comme un homme endormi ». Victor Hugo est un visionnaire qui aime parler du mystère du monde, il est un « Mage » dont l'imagination est influencée par tout ce qui est visible et invisible dans la nature. Dans ce chapitre nous allons voir comment Victor Hugo voit l'homme et lui-même face à la nature et dans quelle mesure nous pouvons dire que dans ses descriptions de la nature, la nature montre son état d'âme.

IV – 1 L'homme face à la nature visible et invisible

Tout homme, en se trouvant face à la nature, non seulement il voit les éléments de cette nature mais, dans son imagination, il voit aussi des images qui ne sont pas réelles pourtant elles peuvent lui venir à l'esprit, des images qui appartiennent au passé ou des images fictives. Un poète, selon Victor Hugo, est un Mage qui voit des choses que les autres sont incapables de voir, donc dans ses descriptions il peut aussi parler des images invisibles qui sont les résultats d'une rencontre entre le paysage extérieur et son paysage intérieur. Cette rencontre n'est pas propre à un poète mais dans le cas d'un peintre aussi la même interaction entre une objectivité et une subjectivité se produit. Mais qu'est-ce qui se passe dans cette interaction entre le paysage du dedans et celui du dehors pour qu'un poète, qu'un peintre puisse décrire ce qu'il voit et ce qu'il sent ? En ce qui concerne le paysage du dehors qui est objectif, c'est une réalité qui existe, mais le paysage du dedans c'est une subjectivité. C'est cette subjectivité qui pousse les poètes et les peintres à créer des images qui paraissent invisibles aux gens ordinaires mais visibles pour eux. Cette subjectivité pousse également le poète à faire des comparaisons, des métaphores, des figures de style et pousse le peintre à peindre des variations dans un tableau de peinture. Selon les

critiques, même si dans un tableau de peinture, il y a des variations qui ne peuvent pas correspondre à la réalité, il ne faut pas les considérer comme un défaut de la part du peintre car c'est la vision du peintre qui lui fait voir une objectivité comme il peint sur la toile. En ce qui concerne la poésie, le problème est toujours le même : les figures de style, les comparaisons sont les conséquences d'une vision propre au poète. Par exemple on voit souvent Hugo parler du « gouffre » ou de « l'abîme ». Ces deux images subjectives sont présentes dans bon nombre des poèmes de Victor Hugo : dans ceux du livre 4 des *Contemplations*, « Pauca Meae », dans « Le Pont » (L.6, I) et dans « Ce que dit la bouche d'ombre » (L.6, XXVI). Dans ce dernier poème, nous avons une description de l'univers où les âmes coupables se promènent : c'est un monde où l'horreur et l'épouvante se font jour et où le poète essaie de dire à son lecteur qu'il peut voir se qui est invisible :

« Homme ! Autour de toi la création rêve.
Mille êtres inconnus t'entourent dans ton mur.
Tu vas, tu viens, tu dors sous leur regard obscur,
Et tu ne les sens pas vivre autour de ta vie : »

Bon nombre de mots et d'adjectifs tels que « le forçat », « les êtres maudits », « les vils limons », « les noirs prisonniers », « l'impur », « le mauvais », « le pire », « le crime », « le mal », « le bagne » etc. montrent la notion du crime dans « Ce que dit la bouche d'ombre », une notion qui est liée à l'épouvante et à l'horreur. Les termes « épouvante », « effroi » et « peur » apparaissent même dans le poème. Les notions de l'ombre et de la lumière y apparaissent aussi : on trouve la lumière en haut et l'obscurité en bas. Mais après avoir montré tous les maux sur terre, Victor Hugo dit :

« Espérez ! Espérez ! Espérez, misérables !
Pas de deuil infini, pas de maux incurables,
Pas d'enfer éternel !
Les douleurs vont à Dieu comme la flèche aux cibles,
Les bonnes actions sont les gonds invisibles
De la porte du ciel. »

Dans cet « enfer » qui selon Victor Hugo n'est pas « éternel », le Satan, image fréquent chez Hugo, peut être assimilé aux puissances du mal et des ténèbres. Dès les poèmes IV et V, du premier livre, « Le firmament est plein de vaste clarté » et « A André Chénier », l'angoisse de l'apparition du Satan se fait jour dans *Les Contemplations*. Ce Satan est une image subjective qui n'est pas visible à tout le monde mais le poète le voit. Quand dans « Ô gouffre ! L'âme plonge ... » (L.6, XIV) Victor Hugo dit : « Nous contemplons l'obscur, l'inconnu, l'invisible », ce « nous » c'est sûrement les poètes, « les Mages ». Victor Hugo appelle « Les Mages » tous les poètes, les artistes et les savants

« Qui ramassent dans les ténèbres
Les faits, les chiffres, les algèbres

...

Et tous les morceaux noirs qui tombent
Du grand fronton de l'inconnu ! » (« Les Mages », L.6, XXIII)

Donc le poète est capable de voir l'invisible. Il voit dans la nature quelque chose de plus que la simple nature. C'est pourquoi il commence le sixième livre des *Contemplations* par:

« J'avais devant les yeux les ténèbres. L'abîme
Qui n'a pas de rivage et qui n'a pas de cime,
Était là, morne, immense; et rien n'y remuait.
Je me sentais perdu dans l'infini muet. » (« Le Pont », L. 6, I)

Et c'est dans ces ténèbres que les yeux de Victor Hugo peintre et poète à la fois, réussissent à voir des images que les autres ne voient pas, des images qui ne sont compréhensibles que pour le Poète-Mage. Selon Jean-Pierre Reynaud « l'ombre hugolienne ... c'est un noir habité de formes latentes dont on devine le grouillement sans pouvoir rien discerner. Hugo écrit quelque part que la distinction que fait la langue française entre les *ténèbres* et la *nuit* est une distinction pleine de sens. La nuit, au singulier, c'est l'unité pure et simple du noir. Les ténèbres, par leur pluriel, disent

une différenciation possible de formes en puissance»¹. Victor Hugo lui-même dans « Ô gouffre ! L'âme plonge... » (L.6, XIV) dit :

« Les formes de la nuit vont et viennent dans l'ombre
Et nous, pâles, nous contemplons...
Nous regardons trembler l'ombre indéterminée ».

Donc comme nous le dit Jean-Pierre Reynaud, Victor Hugo peut distinguer les formes de la nuit dans le noir de l'ombre. Cette distinction de formes que ce soit dans le noir ou dans la lumière, pousse le poète à faire une description de la nature pleine de personnifications et d'expressions imagées qui montrent à la fois son état d'âme et son rapport avec les mots, ce qui sera notre objet d'études dans les passages suivants.

IV - 2 La nature est « un état d'âme »

On peut dire que chez Victor Hugo, comme chez la plupart des Romantiques, la célèbre formule de Lamiel, le personnage du roman de Stendhal : « tout paysage est un état de l'âme » est présente dans tous les sens : elle exprime non seulement l'influence de la nature sur son âme mais celle de son âme sur la description qu'il fait de la nature. Cette influence pousse Hugo à nous présenter, dans « Autrefois » et dans « Aujourd'hui », la nature extérieure comme complice à son état d'âme. Souvent son moi est présent au centre d'une nature qu'il décrit. Bien qu'en grande partie ses descriptions soient en noir et blanc, c'est-à-dire une description qui fait allusion au clair-obscur, il y a des couleurs vives aussi, par exemple là où il parle de la couleur de l'océan, là où il parle des fleurs, il assimile la beauté de la femme à celle des fleurs, on voit des couleurs qui donnent une sorte de joie à la description de la nature. Dans la plupart de ses descriptions il y a son et mouvement, parfois un air de gaieté et souvent un air de tristesse. Mais souvent il nous présente des paysages que seul le langage peut définir, des paysages où la réalité et la fiction aussi bien que le sublime et le grotesque se mêlent.

¹ - Jean-Pierre Reynaud, op. cit. 215

Dans « Autrefois », le poème est comme un récit qui raconte les expériences du poète. Victor Hugo y emploie souvent « je » dans des expressions comme « je dis », « je leur raconte », « je leur conte ». Ainsi dans « Autrefois » les paysages gais et riants ne sont-ils pas aussi rares que dans « Aujourd'hui » où nous sommes témoins de l'image pascalienne de l'homme qui est un roseau et de l'image du petit face au grand, aussi des images sombres et tristes. Selon Françoise Chevet-Faugeras, chez Hugo « du drame romantique, le paysage a toutes les caractéristiques : il mêle les genres, les registres et révèle, inscrit au cœur de la nature, le mouvement continu de la création faite de tensions diverses entre le visible et l'invisible, l'animé et l'inanimé, la nuit et le jour, l'ordre et le désordre, sans quoi il n'y aurait pas de drame, ...ou, d'une autre façon, de poésie »¹. Quand on parle du drame romantique, on pense tout de suite à ce mélange du beau et du laid, de la vertu et du crime, du sublime et du grotesque dont parle Victor Hugo dans la Préface du *Cromwell*. Et c'est dans ce mélange du sublime et du grotesque que l'on voit l'esthétique romantique de Victor Hugo. Le mélange de l'horreur et de la beauté qui se fait jour dans les descriptions hugoliennes de la nature montre une angoisse intérieure chez Victor Hugo et son admiration pour la nature extérieure : ces deux sentiments se mêlent pour montrer les oppositions. Dans « Le firmament est plein de vaste clarté » (L.2, IV) l'apparition du « Satan » à la fin d'une belle description de la nature, ou dans « Eglogue » (L.2, XII) l'apparition du « Titan centenaire » et des « Vautours » dans une description harmonieuse de la nature, sont signes de cette angoisse intérieure. Cette angoisse peut être considérée comme angoisse de la mort, angoisse de l'abîme, angoisse de tout ce qui menace la vie humaine.

« Tout est la mort... » dit Victor Hugo dans « Les Mages » (XXIII, 6). Ainsi dans la préface des *Contemplations*, il dit : « Ce livre doit être lu comme on lirait le livre d'un mort ». Selon Ludmila Charles Wurtz « l'auteur des *Contemplations* est donc un mort – et non Victor Hugo dont le nom est partiellement effacé à la fin de cette préface »².

Ce que dit Victor Hugo dans la préface des *Contemplations*, nous fait penser à Chateaubriand et à ses *Mémoires d'outre-tombe* qui avait été écrit par l'auteur pour les générations à venir. Peut-être Victor Hugo aussi a voulu s'adresser au lecteur qui lirait ses poèmes dans les années et les siècles à venir, ou bien il pense à un poète qui va souffrir par la mort de sa fille, et qui va perdre la joie de la vie. Mais ce qui semble

¹ - Françoise Chevet-Faugeras , op. cit. 188

² - Ludmila Charles Wurtz, op. cit. , 25

être évident c'est la présence du thème de la mort dans l'ensemble du recueil des *Contemplations*. Il y a une répétition des images de la disparition et de la mort dans une grande partie des poèmes des *Contemplations*. Même dans les poèmes qui sont écrits avant la mort de Léopoldine, l'obsession de cette mort est présente. Mais c'est dans la deuxième partie du recueil que la mort devient une image forte et présente : pour le lecteur des *Contemplations*, la mort a le visage de Léopoldine. C'est dans la seconde partie et dans le poème XVIII du livre 6 que Victor Hugo dit : « Hélas ! Tout est sépulcre. On en sort, on y tombe ». Cependant il ne faut pas oublier que c'est dans cette deuxième partie des *Contemplations* que Victor Hugo a écrit son très beau poème d'amour à Juliette Drouet : « J'ai cueilli cette fleur pour toi », un poème où le thème de la mort de la fleur et sa transformation en poésie est présente.

Selon l'état d'âme du poète « l'ombre », « l'abîme » et « le gouffre » peuvent faire allusion à la tombe (cf. « A celle qui est restée en France ») à un puits (cf. « Eglogue »), à une bouche (cf. « Dolor »), ils peuvent devenir célestes ou terrestres (cf. « Un jour, je vis, debout au bord des flots mouvants »), le « Hydre » peut être assimilé aux constellations (cf. « Le firmament est plein de vaste clarté ») ou à l'arbre (« Pleurs dans la nuit »). Selon l'état d'âme du poète une description réaliste de la nature peut se mêler à une description fictive : les métaphores et les comparaisons aussi bien que les contradictions apparaissent de sorte que le lecteur des poèmes de Victor Hugo se trouve entre ce qui est vu par le poète et ce qui est la vision du poète. C'est dans le passage suivant que nous allons voir comment cette vision de Victor Hugo aussi bien que ses sentiments se font jour à travers ses poèmes.

IV - 3 Le moi, le monde et le mot

Selon Monique Geiger, « Victor Hugo est un regardeur d'images »¹. Et c'est dans *Notre-Dame de Paris* que Victor Hugo lui-même dit : « En certains instants l'oreille aussi a sa vue »². Donc en tant que peintre c'est normal qu'il s'intéresse aux images et aux œuvres des grands peintres tels que Rubens de qui il parle dans la Préface de *Cromwell*, de Louis Boulanger avec qui il était très ami et d'autres peintres célèbres

¹ - Monique Geiger « Victor Hugo et Louis Boulanger » in *Victor Hugo et les images*, op.cit., 29

² - Dans « Paris à vol d'oiseau », chapitre II du livre 3 de *Notre-Dame de Paris*, écrit en 1831 et publié dans l'édition de décembre 1832 du roman. Cité par Armand Laster dans « Audition, vision et imagination » in *Victor Hugo et les images* op.cit. , 224.

de son époque. Et en tant que poète c'est normal que son oreille soit sensible à la musicalité des mots. Donc ce lien mystérieux qui existe entre la peinture et la musique se fait jour dans *Les Contemplations*, et les images sonores sont fréquentes dans ses poèmes. Prenons comme exemple ces vers de « La Nature » (L.4, XXIX) où l'allitération de « r » et de « m » crée une musicalité qui est en rapport avec le mouvement du navire qui emporte le poète vers l'infini et qui donne à voir et à entendre, à la fois, au lecteur :

« Le navire est pour moi, dans l'immense mystère,
Ce qu'est pour vous la tombe ; il m'arrache à la terre,
Et frissonnant, m'emporte à travers l'infini. »

Ainsi la répétition des mots et des expressions chez Hugo donne une certaine sonorité au poème et en insistant sur la musicalité de l'image, le poète essaie de communiquer ses idées au lecteur. Le cas est présent dans le même poème, « La Nature »:

« Va - t'en, bourreau ! Va - t'en, juge ! Fuyez, démons !
Je suis l'arbre des bois, je suis l'arbre des monts ;
Je porte les fruits mûrs, j'abrite les pervenches ;
Laissez-moi ma racine et laissez-moi mes branches ! »

Dans ce poème, Hugo parle de la part de l'arbre et en insistant sur « va t'en », « je », « je suis » et « laissez-moi », il veut montrer le refus catégorique de l'arbre pour devenir un gibet, son refus pour servir les bourreaux.

La brutalité de certaines images sonne à l'oreille par l'allitération des lettres qui sont comme des coups de marteau ; prenons le cas de ce tableau qui montre le dévorement de « titan centenaire » par les vautours et où la répétition des « r », des « t » et des « v » crée une musique brutale (L.2, XII) :

« En ce moment, un titan centenaire,
Qui venait d'y rouler sous vingt coups de tonnerre,
Se tordait dans ce gouffre où le jour n'ose entrer ;
Et d'horribles vautours au bec impitoyable,
Attirés par le bruit de sa chute effroyable,

Commençaient à le dévorer. »

La musicalité des vers est partout présente : aussi bien dans les images grotesques que dans les images sublimes. Victor Hugo lui-même dit dans « Ecrit sur la plinthe d'un bas-relief antique – A Mademoiselle Louise B. » (L. 3, XXI) : « La musique est dans tout », et ce « tout » a son influence sur le « moi » du poète, il se mêle à son imagination et il apparaît sous forme des mots, des métaphores et des figures de style. L'emploi des groupes ternaires c'est-à-dire l'emploi de trois adjectifs, de trois verbes ou de trois structures semblables dans un vers ou dans une strophe, donnent aussi un aspect musical à ses poèmes. Prenons comme exemple ce vers de « Charles Vacquerie » (L.4, XVII) : « Vivez ! Aimez ! Ayez les bonheurs infinis », ces deux vers de « Ce que dit la bouche d'ombre » (L.6, XXVI) : « Le cancer respandit, le scorpion flamboie, / Et dans l'immensité le chien sinistre aboie ! » ou cette strophe du poème XV du Livre 4, « A Villequier » :

« Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue ;
Que l'oiseau perd sa plume et la fleur son parfum ;
Que la création est une grande roue
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un ».

L'emploi des énumérations aussi donne un effet musical au poème de Victor Hugo. Par exemple on voit cette énumération dans « Magnitudo Parvi » (L.3, XXX) :

« C'est elle ! Eclair ! Voilà sa livide surface
Avec tous les frissons de ses océans verts !
Elle apparaît, s'en va, décroît, pâlit, s'efface,
Et rentre, atome obscur, aux cieux d'ombre couverts ».

Où l'énumération de « Ce que dit la bouche d'ombre » où le poète écrit :

« Ces soleils inconnus se groupent sur son front
Comme l'effroi, le deuil, la menace ou l'affront ;
De toutes parts s'étend l'ombre incommensurable ;
En bas l'obscur, l'impur, le mauvais, l'exécration,

Le pire, tas hideux, fourmillent ; ... »

Dans les vers cités, on voit l'emploi du pluriel « ces soleils », ce procédé est une sorte d'exagération chez Hugo pour donner plus d'intensité à sa description de la nature. Un autre procédé qui donne également plus d'intensité aux descriptions hugoliennes de la nature c'est l'emploi des termes opposés comme l'ombre et la lumière, comme on voit dans ce vers du poème IX du Livre 6, « A la fenêtre pendant la nuit » : « Les étoiles, point d'or, percent les branches noires », l'opposition entre « or » et « noires » donne un effet de clair-obscur au poème. Dans le même poème, plus loin, Victor Hugo écrit :

« ... La création est devant, Dieu derrière,
L'homme, du côté noir de l'obscur barrière,
Vit, rôdeur curieux ;
Il suffit que son front se lève pour qu'il voie
A travers la sinistre et morne claire-voie
Cet œil mystérieux. »

Selon Ludmila Charles Wurtz, « l'image de la claire-voie (clôture à jour) est centrale dans *Les Contemplations* : la lumière divine doit être filtrée par un écran ajouré qui la diffracte – branches de l'arbre, plumes de l'ange, manteau troué du mendiant, mots du poème – pour être perçue. Sans écran, Dieu est ténèbres ou éblouissement ; l'obscurité rend ainsi la lumière visible, selon une dialectique proprement hugolienne. »¹.

La personnification est également un procédé très fréquent chez Victor Hugo, c'est un procédé qui fait parler et agir les éléments de la nature, les saisons, les mois etc. Dans « Les paroles sur la dune » (L.5, XIII) Victor Hugo dit :

« Et je pense, écoutant gémir le vent amer
Et l'onde aux plis infranchissables ;
L'été rit, et l'on voit sur le bord de la mer
Fleurir le chardon bleu des sables »

¹ - Ludmila Charles Wurtz, op.cit., 443

Dans « Premier Mai » (L. 2, I) « le mois de Mai rit dans les branches » ; dans « Eclaircie » (L.6, X) « Le jour plonge au plus noir du gouffre, et va chercher / L'ombre, et la baise au front sous l'eau sombre et hagarde. »

Il faut dire que ces procédés de style dont on vient de parler ne sont pas propres à Victor Hugo, ce sont des procédés employés par bon nombre de Romantiques mais ce qui semble être nouveau chez Victor Hugo, par rapport à ses contemporains, c'est la libération du mot. Victor Hugo lui-même, dans « Réponse à un acte d'accusation » (L.1, VII), dit :

« La poésie était la monarchie ; un mot
Était un duc et pair, ou n'était qu'un grimaud ;
...
La langue était l'Etat avant quatre-vingt-neuf ;
Les mots, bien ou mal nés, vivaient parqués en castes,
Les uns nobles, hantant les Phèdres ...
...
Les autres, tas de gueux, drôles patibulaires,
Habitant les patois... »

Et plus loin il ajoute :

« Je fis souffler un vent révolutionnaire.
Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire !
...
Et je dis : Pas de mot où l'idée au vol pur
Ne puisse se poser...
Je nommais le cochon par son nom ; pourquoi pas ?
...
Je fis fraterniser la vache et la génisse,
...
Liberté ! C'est ainsi que nos rébellions
Avec des épagneuls nous fîmes des lions,
Et que, sous l'ouragan maudit que nous soufflâmes

Toutes sortes de mots se couvrirent de flammes. »

Dans ce poème Victor Hugo insiste pour dire que certains termes étaient interdits avant lui et c'est lui qui a fait une révolution dans la poésie française : comme il a mêlé le grotesque au sublime, il a fait entrer dans la littérature du XIXe siècle des mots ordinaires, populaires et même grossiers.

Donc comme nous le dit Pol Gaillard : bien que Victor Hugo reste fidèle à la poésie régulière française, il exige la liberté. Pour lui « l'expression doit pouvoir exposer exactement toutes les nuances de la pensée, du sentiment, du désir, de la douleur »¹.

Chez Victor Hugo la nature tout en exprimant l'état d'âme du poète, nous montre son expérience vécue et sa vision à la fois, son goût pour la peinture et pour la musique, ce qui fait de lui un contemplateur de la nature et un auditeur de la musique parce que dans la nature il voit des couleurs et des décors et il entend de la musique.

¹ - Pol Gaillard, op. cit., 20

Conclusion

Victor Hugo poète, mais Victor Hugo peintre et musicien des vers également, nous fait connaître, dans *Les Contemplations*, différentes descriptions de la nature dans lesquelles sa vie personnelle, la vie sociale et ses fictions se reflètent, il passe par la nature extérieure pour parler de son paysage intérieur.

Il commence presque toujours ses poèmes par des tableaux très simples, écrits dans un langage parlé : « J'ai cueilli cette fleur pour toi sur la colline », pour conduire rapidement son lecteur vers la méditation sur le temps, sur la condition humaine, sur la beauté, sur la laideur, sur la cruauté de la nature, sur l'injustice sociale, sur la soumission au destin et sur beaucoup d'autres notions.

On dit que c'est le Romantisme qui a introduit la description de la nature extérieure dans la littérature. Et parmi les Romantiques c'est Victor Hugo qui, en parlant du mélange du sublime et du grotesque, a présenté une nouvelle esthétique du Romantisme. C'est dans ses poèmes qu'on voit le portrait de la chouette, celui de l'araignée, celui de l'ortie. Victor Hugo aimait peindre le vice et l'horreur, qu'il soit dans la société, qu'il soit dans la nature. Il aimait également peindre ou décrire le spectacle de la nuit où rien ne peut être distingué, où tout est confus, tout est mystère. Le livre 6 des *Contemplations* s'ouvre avec « le pont » où la première phrase, comme on l'a déjà dit, est :

« J'avais devant les yeux les ténèbres, l'abîme. »

C'est peut-être dans ces « ténèbres » que Victor Hugo peut saisir le mystère du monde, voir l'immensité sans limite de ce monde et l'immensité de la pensée de l'homme. Dans cette même immensité, les distances disparaissent dans le temps et dans l'espace : comme nous le dit Victor Hugo dans « Les Mages », « l'ombre immense du Caucase » rejoint « l'infini », « l'azur », « l'onde irritée » et l'homme des siècles passés aussi bien que l'homme des générations à venir, continue à marcher. Donc dans la notion de totalité, Hugo parle de tous les domaines et de tous les moments de la vie à la fois ; il parle de l'art, de la poésie, des sciences, de la mythologie, de l'Antiquité et du monde moderne, des souvenirs très lointains dans le temps et dans l'espace, et des souvenirs plus proches et plus personnels.

On pourra peut-être dire que d'après les descriptions hugoliennes de la nature, comme dans le monde extérieur tous les éléments s'unissent pour montrer l'immensité de

l'univers, dans l'esprit de l'homme aussi cette immensité peut réunir tous les souvenirs afin de les conduire vers une seule unité.

Dans sa tendance à représenter la vie totale, Victor Hugo emploie la totalité du vocabulaire aussi : il parle de tout sans aucune limite, il devient le créateur des gros plans : « L'Océan », « Vaste horizon », « Le firmament » etc. Il devient également le dessinateur des paysages de la misère humaine, autrement dit celui des « fleurs du mal », c'est-à-dire de la misère de la condition humaine, celle des injustices sociales. Il montre toutes ces misères dans de beaux poèmes où on voit une sorte de liberté d'expression, un vocabulaire extrêmement riche et varié. Sous sa plume les mots deviennent des êtres vivants et le paysage devient animé pour donner l'angoisse à son lecteur : on peut dire qu'en nous montrant le visage sublime du grotesque Victor Hugo annonce d'une certaine façon le surréalisme où on est témoin d'un choc des images.

Bibliographie

Baudelaire Ch. *Les articles critiques*, Livres de poche, Paris 1992

Brissette P., « Notes sur les photographie de l'exil » in *Victor Hugo, Images et transfigurations*, Fides Québec 2003, 61-76

Collot M. *Poésie et Paysage du Romantisme à nos jours*, José Corti, Paris 2005
« La notion du paysage dans la critique thématique » in *Les Enjeux du Paysage*, Ousia, Grèce, 1997 (recueil sous la direction de M. Collot) 191- 207

Couprie A. *La Nature : Rousseau et les Romantiques*, Hatier. Coll. Profil, Paris 1985

Hugo V. *Les Contemplations* avec la présentation de Ludmila Charles Wurtz, classiques de poche, Paris 2002
Le Théâtre, Gallimard, Paris 1952

Chenet-Faugeras F., « Mettre un bonnet rouge au paysage ou le moment Hugo du paysage littéraire » in *Les enjeux du paysage*, op. cit. 173-190

Gaillard P. *Les Contemplations Victor Hugo*, Hatier, Paris 1981

Geiger M. « Victor Hugo et Louis Boulanger » in Blondel M. et Georgel P. *Victor Hugo et les images* (Actes du Colloque de Dijon), Aux Amateurs de Livres, Dijon, 1989, 29-40

Gohin Y. « Tu vois cela d'ici » in Blondel M. et Georgel P. *Victor Hugo et les images* op. cit. 197-212

Laster A. « Audition, vision et imaginaire : Victor Hugo et Berlioz face à la musique » in Blondel M. et Georgel P. *Victor Hugo et les images* op. cit. 223-232

Pruner F. *Le sens caché des Contemplations*, éd. Delma Maisnie, Paris 1991

Reynaud J-P. « Le contour et l'infini » in Blondel M. et Georget P. *Victor Hugo et les images* op. cit. 213-222

Richard J-P. *Etudes sur le Romantisme*, Seuil, Paris 1970